



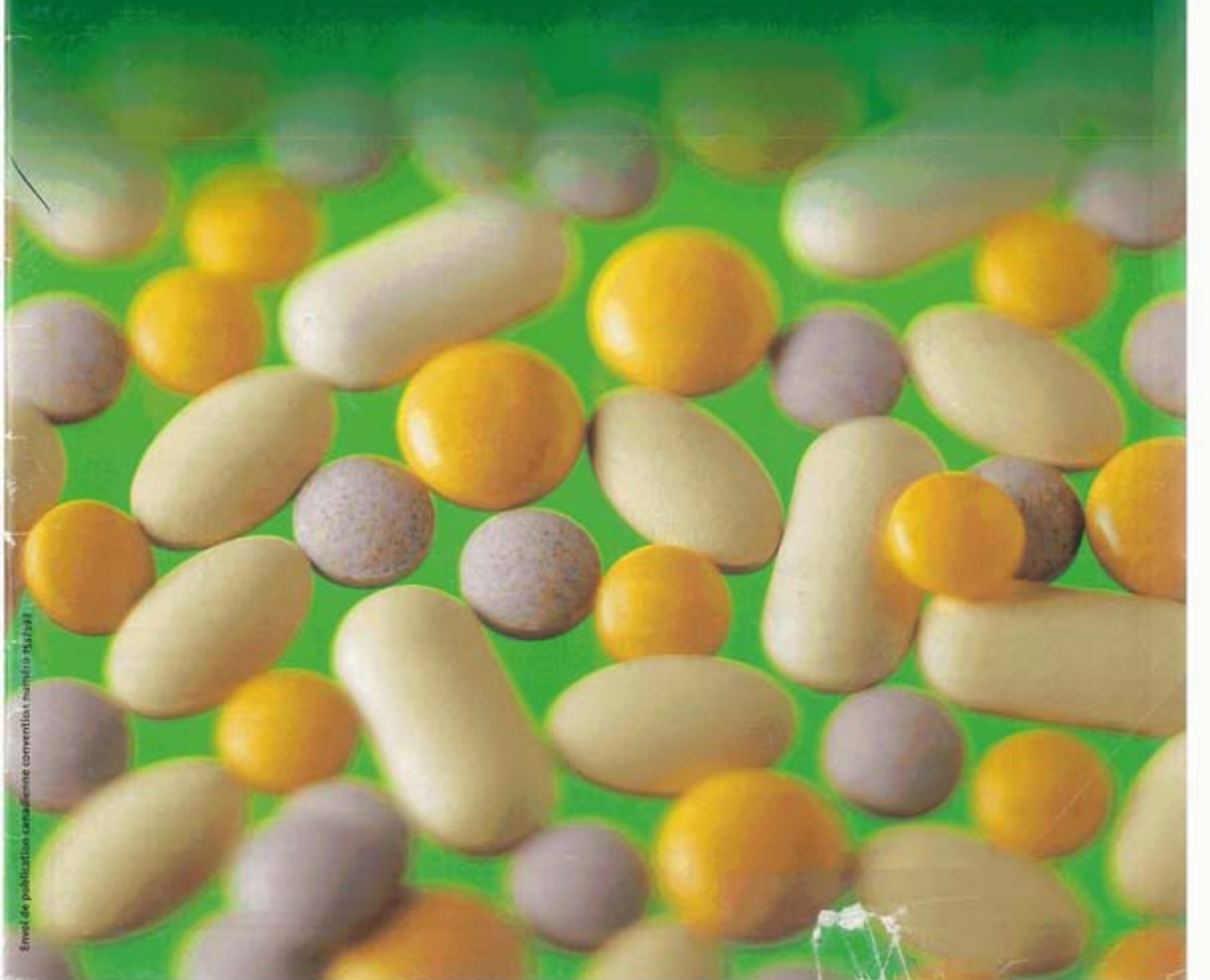
Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Circuit

www.ottiaq.org

LA TRADUCTION MÉDICO-PHARMACEUTIQUE : EN PLEINE SANTÉ!

HENRIETTE WALTER



LogiTerm® 2.0,

votre outil de tous les jours

Pensé et créé par des professionnels de la traduction, LogiTerm vous apporte une aide véritable dans vos tâches les plus courantes.



Trois bases de données dans un seul outil

LogiTerm, c'est avant tout un formidable outil de recherche. Fondé sur une plate-forme d'indexation plein texte, ce logiciel couvre un très large éventail de données : terminologie, bitextes et archives documentaires - en somme, à peu près tout ce que vous souhaitez interroger.



Une recherche raffinée et performante

LogiTerm pousse très loin l'art de chercher ce que vous lui demandez : neutralisations, étendue de recherche paramétrable, tri de pertinence... Ensuite, il vous présente les résultats de manière à vous informer au maximum.



Un système accueillant pour votre terminologie

Avec LogiTerm, vos fiches et lexiques résident dans des documents de texte. Cette approche ouverte et peu contraignante laisse beaucoup de place à votre initiative et à vos préférences. En outre, elle élargit considérablement la quantité de données que vous pouvez interroger.



Une nouvelle ressource précieuse : le bitexte

Place au bitexte! Avec LogiTerm, vous pouvez créer rapidement des versions alignées de traductions existantes, pour ensuite les consulter en toute commodité, avec les mêmes fonctions que votre base terminologique.



De puissantes fonctions linguistiques

Avec LogiTerm, votre terminologie devient active, dynamique. Elle vous aide au dépouillement terminologique, se transforme en lexiques et s'applique sur les textes à traduire (documents anglais seulement).

Enfin un outil de TAO d'utilité universelle! Quelles que soient vos méthodes de travail, LogiTerm y trouvera sa place, car il est fait pour répondre au besoin le plus élémentaire des traducteurs et terminologues : l'information. Contrairement à d'autres outils plus « pointus », LogiTerm s'avère utile en toutes circonstances. En outre, il demande peu d'efforts pour produire des résultats tangibles. Les gains de productivité qu'il offre sont surtout indirects, mais vous en profitez tous les jours. LogiTerm, c'est la TAO à votre portée.

Concept original : Claude Bédard
Copyright© 1999-2002
Terminotix Inc.
Tous droits réservés

600 - 240, rue Bank
Ottawa (Ontario) K2P 1X4
Tél. : (613) 233-8465
Téléc. : (613) 233-3995
Courriel : terminotix@terminotix.com
Site web : www.terminotix.com

Je m'excuse de vous demander pardon!



Betty Cohen, trad. a.

« Le lecteur me pardonnera d'employer cette épithète en hypallage. » Deux de nos auteurs, dans ce numéro, se sont ainsi excusés, dans l'original des textes qu'ils nous ont envoyés, d'employer l'expression « médico-pharmaceutique ». Alors nous vous prions de les en excuser.

Mais au-delà de cette préoccupation — par ailleurs tout à leur honneur — se pose une question. Pourquoi cette crainte du mot nouveau ou du mot-qui-n'est-pas-dans-le-dictionnaire? Je simplifie et caricature, bien sûr, mais n'est-il pas vrai que nous hésitons tous à employer un terme lorsque celui-ci n'est pas certifié conforme par des bibles reconnues? N'est-il pas vrai que nous sommes tous pris par l'angoisse de la faute de français? N'est-il pas vrai que nous nous interdisons parfois des raccourcis bien pratiques, parce qu'ils ne figurent pas dans des sources attestées? Nous savons tous pourtant que les dictionnaires ont dix ans de retard — sauf le *Petit Larousse*, et encore. Pourquoi, alors, nous privons-nous d'employer tous ces néologismes dont les journalistes ne se privent pas?

Parce que c'est comme ça que nos professeurs nous ont formés, direz-vous. Vrai. Mais nos professeurs nous ont appris autre chose. Ils nous ont appris à séparer le bon grain de l'ivraie. Ils nous ont dit quand il faut et ne faut pas créer un néologisme. Ils nous ont appris à les créer dans les règles de l'art au besoin. Bref, ils nous ont appris à être les professionnels, donc les experts de la langue, que nous sommes.

Alors posons-nous en experts et n'hésitons pas à dire d'autorité qu'un terme s'emploie dans un milieu ou un domaine si nous en sommes sûrs. N'hésitons pas à utiliser les termes pratiques employés dans nos domaines, même s'ils ne sont pas « orthodoxes », si ce sont les termes connus de l'ensemble des spécialistes. En faisant autrement, nous risquons même de mal transmettre le message. Je ne parle pas ici des anglicismes abusifs et à la mode, ni des syntaxes calquées sur une autre langue. Nous savons tous que cela est inacceptable. Mais pourquoi se priver d'un terme, d'un raccourci ou d'une abréviation pratique si celui-ci est accepté et, surtout, s'il n'existe pas de solution viable et simple dans la langue d'arrivée.

Nous sommes les experts. À nous de dire ce qui se dit et ne se dit pas. Nous l'avons fait pendant des années dans les entreprises. Continuons!

Le docteur Serge Quélin aborde le problème de façon édifiante dans notre dossier, un dossier dans lequel vous découvrirez les arcanes d'un domaine passionnant. Henriette Walter, qui a accepté de répondre aux questions de Solange Lapiere, dans *Des livres*, l'aborde aussi à sa façon et nous réconcilie quelque part avec la perfide Albion. Puis Benoît Le Blanc nous secoue aussi à ce sujet, dans *Classe affaires*. Nous espérons, comme toujours, que ce numéro saura vous informer et vous divertir. Tous nos vœux vous accompagnent par ailleurs en ce début d'année.

Dossier

5

Comment en vient-on à la traduction médico-pharmaceutique? Qu'est-ce que le domaine représente pour ses praticiens? Quel poids la traduction médico-pharmaceutique a-t-elle pour les sociétés qui y font appel? Ce sont quelques questions auxquelles répond notre dossier, où l'on découvrira un domaine passionnant investi par des gens passionnés.

Sur le vif

18

Le Prix Deidre Annis Mark d'études en traduction; les Notes et contrenotes; les Échappées sur le futur.

Des mots

20

Un bref relevé des termes que les journaux nous offrent ces temps-ci à propos de l'Afghanistan.

Curiosités

21

La langue que l'on parle serait le résultat verbalisé de l'évolution biologique.

Des livres

22

Rencontre avec Henriette Walter: propos sur son plus récent ouvrage de vulgarisation sur la langue; cette fois, les échanges entre l'anglais et le français. Séduire par les mots. Les nouveautés.

Classe affaires

25

Le positionnement et le marketing des langagiers: même les spécialistes des mots doivent soigner leur image.

Des revues

26

La localisation des jeux vidéo; la traduction journalistique anglais-français; les Antilles en traduction; peut-on traduire les anglicismes francisés dans l'œuvre de Jacques Ferron?

Pages d'histoire

28

Elisabeth de Wied, qui prendra le nom de plume de Carmen Sylva, deviendra reine de Roumanie et traductrice. Elle fera notamment connaître, par la traduction, le folklore roumain à l'étranger.

Court-Circuit

31

Dans la foulée de notre dossier sur le sens, un article sur l'importance des nombreux sens à rendre quand on traduit des bandes dessinées.

Des techniques

32

MultiTrans, un nouveau produit québécois. Un outil ergonomique et simple qui comporte deux grands volets: le « repérage » et la « méga-recherche-replacement ».

De langue et de politique

Cette note s'adresse à M^{me} Betty Cohen qui signait l'article « Qui suis-je ? Où vais-je ? Dans quel état j'erre ? » du dernier numéro de *Circuit*. J'ai bien aimé la teneur plus philosophique des divers articles, mais j'ai éprouvé un léger malaise en lisant une phrase d'apparence anodine de M^{me} Cohen. Elle fait un rappel des événements du 11 septembre, sans les nommer, mais affirme que « ... l'Occident est en train de découvrir que la vie n'a pas la même valeur pour tous et que certains groupes lui accordent une importance si relative qu'ils n'hésitent pas à la perdre et à la faire perdre à des milliers d'innocents ». C'est son opinion, et je ne la partage pas !

Il y aurait long à dire sur cet Occident (lire, les États-Unis) qui, frappé par le terrorisme pour la première fois, découvre ce qu'il sème lui-même ailleurs sans s'émouvoir depuis très longtemps. Mais, là n'est pas mon propos, justement. Il me semble que notre revue n'est pas un forum politique. Or, M^{me} Cohen a profité de cette tribune — le mot d'introduction de la revue — pour faire part de son opinion politique. En fin de compte, que l'on soit d'accord ou non avec son interprétation importe peu. Je crois que son geste ouvre la porte à une dérive dangereuse. Cette revue est consacrée à la langue. Il y a certes des dimensions politiques à la langue, mais elles n'ont aucun rapport avec le 11 septembre ! Alors, j'aimerais que M^{me} Cohen se recuse. Qu'elle admette avoir écrit un peu rapidement sur un sujet qui mérite plus d'analyse qu'une seule phrase.

Denise Veilleux

Vous avez parfaitement raison. *Circuit* n'est pas une tribune politique et loin de moi l'idée d'en faire une. Mais les événements du 11 septembre étaient à mon avis d'une telle ampleur qu'il me semblait impossible, au nom de l'histoire, de les passer sous silence, même dans une publication totalement apolitique.

Ma phrase était courte, certes, mais c'est justement parce que *Circuit* n'est pas une tribune politique que je l'ai voulue ainsi. Et comme elle était courte, j'ai donc pesé mes mots et pris soin d'employer l'expression « certains groupes » pour qu'on comprenne bien que je visais les groupes terroristes et uniquement ceux-là.

Votre réaction sur la vocation de *Circuit* est tout à fait saine et juste et, à moins d'autre événement historique incontournable, il n'y a aucune raison que notre magazine se mette à se mêler de politique et il ne le fera pas.

Quant à mes opinions politiques, je tiens à vous rassurer. De par mon parcours personnel, je connais trop bien la richesse de la culture arabo-musulmane pour me permettre ou permettre à quiconque quelque amalgame que ce soit. Votre accusation à ce sujet mériterait que j'élaborerai davantage, mais je ne suis décidément pas au bon endroit pour cela.

Je suis vraiment désolée que mes mots aient pu prêter à une autre interprétation, car là n'était pas mon propos.

Betty Cohen

D'autres échos à la page 33.

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

Circuit

Vice-président, Communications — OTTIAQ
Michel Buttens

Direction Rédactrice en chef
Betty Cohen Gloria Kearns

Rédaction
Manon Bergeron (Sur la toile), Betty Cohen (Silhouette, Sur le vil), Didier Lafond (Curiosités), Solange Lapierre (Des livres), Benoît Le Blanc (Closse affaires), Marie-Eve Racette (Des mots, secrétaire du comité), Éric Poirier (Des revues), Eve Renaud (Notes et contre-nots), Wallace Schwab (Des techniques)

Dossier
Martine Moresco

Ont collaboré à ce numéro
Nylia Akrouf, Marie-Andrée Blackburn, Pascale Chapuis, Pierre Cloutier, Denis Couillard, Véronique Décarie, Josée Forest, Éric Kavanagh, François Lavallée, Gianluca Marvulli, Julia Mihalache, Suzanne Mongrain, Tania Nicolas, Serge Quérin, Wilma Scappaticci, Sylvie Vandaele

Direction artistique, éditique, préresse et impression
Mandragora inc.

Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec
Aux grands mots, les grands moyens.

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411, Téléc. : (514) 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : <http://www.ottiaq.org>

Publicité
Jennifer Durocher, Agence Tournesol
Tél. : (514) 398-9838 (221)
Téléc. : (514) 398-9800

Avis aux auteurs : Veuillez envoyer votre article à l'attention de *Circuit*, sous format RTF, sur disquette ou par courrier électronique.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

© OTTIAQ
Dépôt légal - 1^{er} trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0270-5176

Tarif d'abonnement
Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit
Non-membres : 35 \$ par année (40 \$ à l'extérieur du Canada), toutes taxes comprises. Chèque ou mandat-poste à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus).

Deux fois lauréat du Prix de la meilleure publication nationale en traduction de la Fédération internationale des traducteurs.

Nous aimons
vous lire.
Écrivez-nous
pour nous
faire part
de vos commentaires.



2021, avenue Union, Bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411
Téléc. : (514) 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : <http://www.ottiaq.org>

Une spécialité en pleine santé!

Vous allez à un cocktail de l'OTTIAQ sans penser aux conséquences... Vous parlez avec enthousiasme de votre travail et vous voilà embarquée dans le numéro spécial de *Circuit* sur la traduction médico-pharmaceutique!

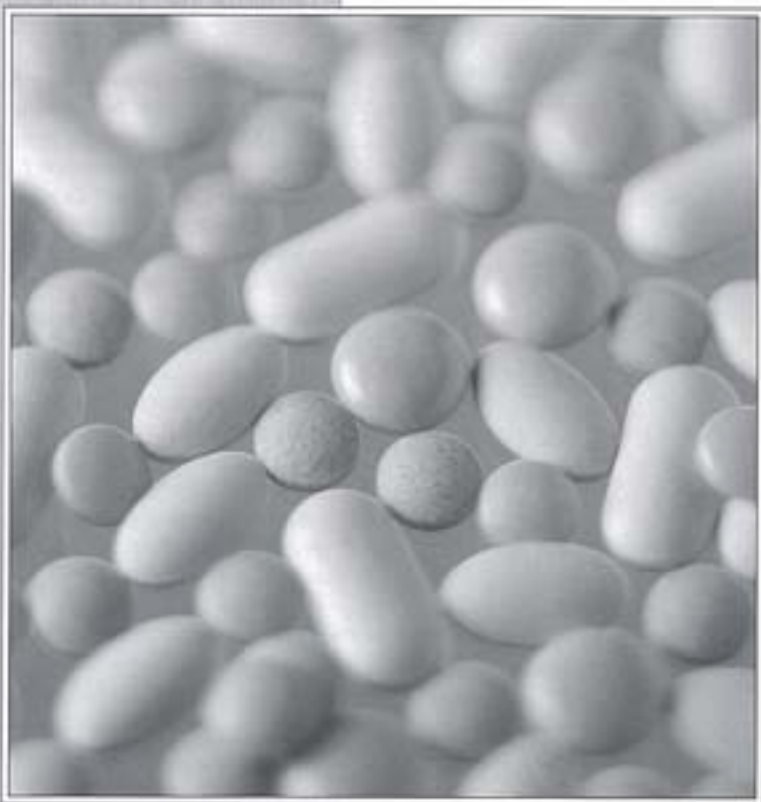
Au fait, comment en vient-on à la traduction médico-pharmaceutique? Est-ce une question de vocation, de coïncidence ou d'hérédité? Pour ma part, je suis tombée dedans quand j'étais petite... mon papa était l'heureux pharmacien d'un petit village d'irréductibles Français. C'est donc vers ce domaine de spécialisation que je me suis naturellement tournée. Aucune potion magique à l'horizon!

Mais par où commencer pour dresser le bilan de santé de cette spécialité? Finalement, ou plutôt pour commencer, j'ai décidé de poser la question « La traduction médico-pharmaceutique, qu'est-ce que cela représente pour vous? » à une pigiste, à la présidente d'un cabinet de traduction, à une terminologue, à un médecin et à un professeur. Comment je les ai choisis? C'est tout simple. Ce sont des collègues qui m'ont souvent aidée à m'en sortir avec les honneurs. Grâce à eux, j'ai souvent trouvé des solutions pour traduire des textes difficiles, respecter des échéances serrées et découvrir de petites merveilles terminologiques ou des ressources documentaires insoupçonnées. J'ai également posé la même question à deux traducteurs, l'un travaillant dans une grande société pharmaceutique, qui nous parlera de ce Conseil auquel nous devons soumettre toutes nos traductions de textes promotionnels, et l'autre, présidente sortante du Groupe traduction des Compagnies de recherche pharmaceutique du Canada, qui nous éclairera sur la raison d'être de ce groupe et ses activités.

Et non, non, je n'ai pas oublié nos clients. Un des vice-présidents de Berlex Canada a accepté de nous dire pourquoi la traduction est un volet important des activités d'une société pharmaceutique en pleine croissance, ainsi que de nous expliquer son choix d'avoir un service à l'interne.

Après avoir découvert les défis de tout ce petit monde et découvert ce qui l'a mené là, peut-être vous aussi choisirez-vous de vous lancer dans ce domaine passionnant. Qui sait?

Un grand merci à tous ceux qui ont accepté avec enthousiasme de collaborer à la rédaction de ce numéro spécial et tout particulièrement à ma collègue Luce Tessier pour son soutien indéfectible. ➤



par Martine Moresco, trad. a.



Tâtons le pouls de la traduction médico-pharmaceutique

par Marie-Andrée Blackburn,
trad. a.

La conjoncture actuelle est très favorable pour la traduction, tous domaines confondus. Dans ce contexte, comment se porte le traducteur spécialisé en médecine et en pharmacie? Disons qu'il ne se tourne pas les pouces! En effet, comme les donneurs d'ouvrage travaillent, en majeure partie, pour le compte de multinationales pharmaceutiques aux budgets colossaux et que les traducteurs dans le domaine ne sont pas légion, la demande dépasse largement l'offre. Mais comment se fait-il qu'il n'y ait pas plus de traducteurs intéressés par ce domaine si fascinant? Doit-on absolument être un médecin à la retraite ou un pharmacien ayant troqué le mortier pour la plume pour exceller en traduction médico-pharmaceutique? Je ne crois pas. S'il est vrai que des études préalables en médecine, en pharmacie ou en sciences ont leur utilité, elles ne sont pas, à mon avis, indispensables. Quelles sont donc alors les compétences et les qualités que doit posséder le traducteur qui veut réussir dans notre domaine?

S'il doit d'abord et avant tout être un bon rédacteur — la langue médicale étant d'une rare élégance —, le traducteur médico-pharmaceutique doit également cultiver trois attributs fondamentaux : la curiosité, la créativité et la polyvalence.

La curiosité, car s'il est un domaine où la recherche fait partie intégrante du processus traductionnel, c'est bien le nôtre. Avant de s'attaquer à un texte

sur un nouveau sujet, le traducteur consciencieux n'hésitera pas à se documenter en consultant tour à tour les dictionnaires spécialisés, les précis de médecine et de pharmacologie, et, source ô combien précieuse, Internet. Celui qui omet cette étape essentielle risque fort de tomber dans les pièges que lui tend inexorablement le texte posé sur son porte-copie.

La créativité, parce que s'il doit souvent traduire des textes techniques, arides et compliqués, telles les monographies de produit, le traducteur médico-pharmaceutique est également appelé à mettre son génie créatif au service des publicitaires. En effet, la publicité pharmaceutique est, pour ainsi dire, toujours rédigée dans la langue de Shakespeare. C'est donc à nous, traducteurs, que revient la tâche d'adapter les concepts et slogans publicitaires. Il s'agit là d'un

aspect particulièrement intéressant de notre travail. Il ne faut jamais oublier cependant que le client, bien souvent un chef de produit, a le dernier mot et que le slogan qu'on trouve particulièrement génial et qu'on a mis des heures à concocter est parfois délaissé au profit d'un autre, plus près de l'anglais.

La polyvalence, enfin, parce que la médecine comprend de nombreuses spécialités et sous-spécialités, et que la pharmacie est un domaine tout aussi vaste. Le matin, on traduit un texte sur un nouveau médicament contre l'hypertension, l'après-midi, un communiqué de presse sur une nouvelle application de la thérapie génique en oncologie. En outre, le traducteur a beau faire de la traduction médico-pharmaceutique sa spécialité, il devra tôt ou tard perfectionner ses connaissances en traduction administrative, juridique et informatique s'il veut mener à bien la traduction du régime d'actionnariat, du guide des employés ou du programme de gestion des ventes de son entreprise ou de son client...

En plus de faire preuve de curiosité, de créativité et de polyvalence, le traducteur médico-pharmaceutique doit bien connaître les rouages du secteur pharmaceutique (de la découverte d'une molécule en passant par la recherche préclinique et clinique, pour aboutir à l'homologation d'un produit et à sa commercialisation). Car, et c'est là un secret de Polichinelle, la majorité des textes qui nous sont confiés ont une visée commerciale.

Le virage ambulatoire au gré des fusions

Au cours des cinq dernières années, le secteur pharmaceutique a été le théâtre d'innombrables fusions, acquisitions et restructurations. Résultat : de nombreux traducteurs qui œuvraient en entreprise n'ont eu d'autre choix que de devenir travailleurs autonomes, une sorte de « virage ambulatoire » des services de traduction.

D'aucuns prétendent que si la tendance actuelle se maintient, le secteur pharmaceutique ne comptera d'ici quelques années qu'une dizaine de géants. Si le nombre d'entreprises diminue, la charge de travail, elle, monte en flèche. Littéralement débordés, les traducteurs des sociétés pharmaceutiques consacrent maintenant une grande partie de leur temps à la révision. Par conséquent, les traducteurs en pratique privée n'ont jamais été aussi occupés. Cela dit, comme la plupart des pigistes font cavalier seul, leur capacité



d'accepter du travail est limitée (après tout, il n'y a encore que 24 heures dans une journée!). C'est pourquoi les répartiteurs en entreprise aiment bien pouvoir compter sur des cabinets.

L'injection de sang neuf : un besoin vital

Le vieillissement de la population est une des réalités le plus souvent évoquées dans les textes que nous avons à traduire, et pour cause. Il existe en effet un lien direct entre le vieillissement et la maladie, donc avec le besoin de découvrir de nouveaux traitements et médicaments. Le monde de la traduction n'échappe pas à ce phénomène. On constate ainsi que la majorité des traducteurs œuvrant dans le domaine médico-pharmaceutique sont dans la quarantaine. Même si la retraite est encore loin pour nombre d'entre nous, il faut songer à la relève.

Mais que faire pour inciter les étudiants en traduction à se spécialiser dans le domaine médico-pharmaceutique? Comment encourager par ailleurs des traducteurs chevronnés qui perdent leur emploi à réorienter leurs efforts dans ce domaine porteur



d'avenir? Je crois que les traducteurs qui, comme moi, aiment profondément leur métier doivent se faire un devoir de transmettre leur passion, de parler de leur amour de la profession et de faire connaître la traduction médico-pharmaceutique par tous les moyens mis à leur disposition. ☺



PROGRAMME D'ASSURANCE POUR LES MEMBRES DE L'OTTIAQ

**Une protection
incomplète se traduit
immanquablement**



**par un échange de
mots avec l'assureur...**

Profitez des protections de qualité qui vous sont offertes à prix de groupe :

- assurances auto-habitation
- assurance médicaments
- assurance juridique
- assurances vie, accidents, salaire
- assurance voyage
- assurance des entreprises

*Pour obtenir une soumission gratuite, communiquez
sans tarder avec un conseiller de Dale-Parizeau LM,
le distributeur exclusif du programme.*

Courtiers-conseils
en assurances
et protections
financières

**DALE
PARIZEAU
LM**

Partout au Québec :

1 877 807-3756

Visitez notre site : www.dplm.com



DIPLÔME D'ÉTUDES SUPÉRIEURES SPÉCIALISÉES EN LOCALISATION



L'Université en Outaouais

- PROGRAMME DE 30 CRÉDITS OFFERT À TEMPS PARTIEL
- STAGE DE 6 CRÉDITS INTÉGRÉ AU PROGRAMME
- MARCHÉ DE L'EMPLOI QUÉBÉCOIS, CANADIEN ET INTERNATIONAL EN TRÈS FORTE CROISSANCE

Ce programme tout à fait novateur offre une formation unique en localisation et en rédaction hypermédia. La localisation, c'est l'adaptation de logiciels et de documents techniques accompagnateurs à une langue et à une culture étrangères. Elle intègre la totalité des caractéristiques du produit de façon cohérente dans la langue et le contexte de la culture visée. La rédaction hypermédia conjugue à la fois l'hypertexte et le multimédia, englobant toutes les représentations non linéaires d'information textuelle, graphique, filmique et sonore dans les logiciels, dans Internet ou dans les contenus de cédéroms.

Jean Quirion, professeur à l'UQAH

Christiane Melançon, professeure à l'UQAH

L'AVENIR A FIÈRE ALLURE

BUREAU DES ÉTUDES DE CYCLES SUPÉRIEURS

Cyclesup.tache@uqah.quebec.ca

1 800 567-1283, poste 1-4417

(819) 595-4417

www.uqah.ca/localisation

La traduction médico-pharmaceutique en pratique privée... et en pantoufles!

Monographies, comptes rendus de symposiums, manuels de formation, plans d'action, textes publicitaires, le tout agrémenté de quelques documents administratifs : voilà le pain quotidien du traducteur médico-pharmaceutique. Dans ce domaine, l'élément suscitant la plus grande appréhension est sans contredit la technicité du propos.

Que le traducteur craintif se rassure : il pourra compter sur une abondante documentation. Car si la médecine est une science éminemment pratique pour celui qui l'exerce, elle est on ne peut plus livresque pour le traducteur. Cet état de choses a pour corollaire, toutefois, la nécessité absolue d'investir dans une panoplie de dictionnaires et d'ouvrages de médecine divers. Hors d'une bibliothèque généreusement garnie, point de salut. Le traducteur devra prévoir plusieurs centaines de dollars, au bas mot, pour l'acquisition de ces trésors. Il va sans dire qu'il devra également prendre plaisir à fouiller, des heures durant, dans cette mine d'or pour y puiser les connaissances indispensables à la traduction de son texte. La médecine évoluant à un rythme toujours plus rapide, le traducteur médico-pharmaceutique ne pourra jamais se targuer de posséder pleinement son sujet. Il devra faire de ses livres ses fidèles alliés. Internet compte également au nombre des outils dont le traducteur ne pourra se passer, mais vu la prédominance de l'anglais et les mauvais traitements infligés à la langue de Molière sur la toile, il y trouvera surtout une aide à la compréhension. Comme aide à la rédaction, l'imprimé est incontournable.

Cela dit, les ouvrages les mieux intentionnés s'enferment parfois dans un mutisme désolant, mais non moins compréhensible. En effet, certains textes — je pense notamment à des comptes rendus de symposiums ou à des documents de biotechnologie — sont d'une technicité telle que seul Internet pourra voler au secours du traducteur. En pareil cas, ce dernier devra prendre son courage à deux mains et ne pas craindre les néologismes, en ayant soin d'acquiescer d'abord une solide intelligence des notions à traduire par d'adroites recherches dans Internet.

Un travail et un milieu intéressants

J'avoue avoir beaucoup de mal à cerner des inconvénients propres à la traduction de textes médico-pharmaceutiques, sans aucun doute parce que le do-

maine me passionne. Les désavantages qui me viennent à l'esprit sont, au fond, ceux de l'exercice de la traduction en pratique privée.

Ainsi, le traducteur doit composer avec divers usages terminologiques ainsi que règles de ponctuation et d'écriture des nombres, ce qui n'est pas une sinécure. Le terme adopté sans réserve au sein d'un service sera décrié avec autant de ferveur dans un autre. L'utilisation de guillemets sans espaces préconisée au sein d'un service relève presque du péché mortel dans un autre. La tenue d'un lexique et la prise de notes aideront le traducteur à demeurer sain d'esprit.

Par ailleurs, le pigiste doit se résoudre à voir plusieurs de ses questions rester sans réponse. Ce renoncement sera d'autant plus difficile qu'il aura passé des heures à scruter ses ressources documentaires pour livrer, dans toute la mesure du possible, un texte solide et irréprochable. Tous travaillent aujourd'hui en accéléré, si bien que les réviseurs n'ont souvent pas le temps de trouver réponse aux questions en suspens avant la remise du texte ni de rappeler le traducteur une fois le mystère éclairci.

La révision représente un inconvénient inéluctable de l'exercice en pratique privée. Opter pour la pige, c'est, disons-le sans ambages, se condamner soi-même à la révision à perpétuité. Le traducteur autonome doit également puiser en lui-même la motivation nécessaire à l'exécution de son travail, les éloges étant rares. En définitive, c'est à la régularité de l'approvisionnement qu'il mesurera la satisfaction de son client.

Le milieu médico-pharmaceutique offre de multiples avantages au traducteur, le premier — et non le moindre — étant sa vigueur au Québec. En effet, les entreprises pharmaceutiques font partie d'un secteur florissant de la nouvelle économie du savoir, ce qui va de pair, pour les fournisseurs que nous sommes, avec une demande soutenue, des tarifs satisfaisants et des payeurs fiables.

Autre avantage digne de mention : les textes sont, en règle générale, très intéressants. Le traducteur est parfois appelé à décrire des techniques pointues d'une grande complexité, certes, mais absolument captivantes.

par Josée Forest, trad. a.

ES ENTREPRISES PHARMACEUTIQUES
FONT PARTIE D'UN SECTEUR
FLORISSANT DE LA NOUVELLE
ÉCONOMIE DU SAVOIR, CE QUI VA
DE PAIR, POUR LES FOURNISSEURS
QUE NOUS SOMMES, AVEC UNE
DEMANDE SOUTENUE, DES TARIFS
SATISFAISANTS ET DES PAYEURS
FIAIBLES.



Bien sûr, il devra se livrer à des recherches approfondies. Cependant, ce travail finira par rapporter, lui permettant de se bâtir, au fil des ans, une culture médicale qu'il pourra mettre à profit auprès de plusieurs clients. Les fondements de l'hypertension, par exemple, sont toujours les mêmes, peu importe la provenance du texte. D'ailleurs, ces connaissances médicales peuvent se révéler fort utiles dans la vie quotidienne. Disons qu'il s'agit d'un avantage accessoire...

Évolution de la demande

Au cours de la dernière décennie, l'exercice de la traduction médico-pharmaceutique en pratique privée a beaucoup évolué. À ce chapitre, le changement le plus remarquable est sans conteste l'accélération de la cadence : les échéances sont beaucoup plus serrées qu'auparavant. Toutefois, les traducteurs pigistes n'ont certes pas l'exclusivité en cette matière, le rythme étant infernal en entreprise également. Parallèlement à cet accroissement du rythme, la demande s'est littéralement emballée et transformée tout à la fois. C'est là une bonne nouvelle... qui n'en recèle pas moins quelques pièges pour le pigiste.

Si on retenait autrefois les services du pigiste d'abord pour la traduction de textes volumineux, on compte aujourd'hui sur lui pour parer aux urgences quotidiennes. Résultat : le traducteur se débat de plus en plus souvent avec de la « poutine interne », à savoir des textes médico-administratifs on ne peut plus hermétiques pour qui n'œuvre pas au sein de l'entreprise. En outre, les clients sont de plus en plus nombreux à vouloir mettre le grappin sur un traducteur en prévision d'un projet d'envergure qui, c'est promis (!!!), atterrira sur leur bureau au début du mois prochain. Ou alors ils ont besoin d'un pigiste « en disponibilité » pour la traduction d'un certain nombre de textes urgents dont ils ne connaissent cependant pas l'ampleur. En d'autres termes, ils sollicitent un engagement de la part du traducteur sans toutefois pouvoir se lier, de leur côté, par quelque promesse que ce soit. Ce sont là des situations délicates dans les-

quelles le traducteur devra savoir doser fermeté et diplomatie, sous peine de s'empêtrer dans des échéances inconciliables.

Cet essor de la demande a également eu un effet pervers, car il nuit, mine de rien, tant au client qu'au traducteur. De toute évidence, le premier risque de la pige est le manque d'uniformité. Or, pour contrer ce problème, les clients nous inondent parfois de documents de référence. Au nombre de six, huit, dix, voire davantage pour un texte somme toute assez court, ils alourdissent énormément le travail du pigiste, d'autant plus que, souvent, les contradictions terminologiques y abondent. Avant même de poser les mains sur son clavier, le traducteur doit examiner ce dossier dans l'espoir de reconnaître, dans ce texte anglais qu'on vient de lui confier, des passages déjà traduits. La plupart du temps, il ne réussit à repérer ces fragments qu'une fois le texte traduit, si bien qu'il doit jeter à la corbeille une partie de son travail pour se livrer à une fastidieuse opération de couper-coller. D'autres clients choisissent cependant de nous donner accès à leur base terminologique, solution de loin la plus efficace pour le pigiste, certes, mais également pour le donneur d'ouvrage, qui s'évite ainsi des recherches documentaires sans doute bien laborieuses.

Passionnant malgré tout

Il y a dix ans, j'ai quitté un poste en entreprise dans un autre domaine pour devenir traductrice indépendante. Le merveilleux hasard des rencontres ayant bien fait les choses, j'ai alors commencé à faire de la traduction médico-pharmaceutique. Ce fut un véritable coup de foudre. J'ai donc décidé de réorienter ma carrière, et c'est un choix que je referais sans la moindre hésitation. Textes passionnants, demande soutenue, clients fidèles consentant de bons tarifs : qui dit mieux ? La perfection n'étant pas de ce monde, la pige comporte évidemment quelques petits inconvénients, mais les avantages l'emportent haut la main. Tout bien considéré, je ne troquerais pour rien au monde mes pantoufles contre une paire d'escarpins !



Diagnostic : Alzheimer linguistique

Dans le domaine médical français, la terminologie est Alzheimer, si vous me permettez l'expression. Ce que je veux dire par là, c'est que la langue française souffre de désorientation globale, l'insidieuse infiltration anglicisante grugeant peu à peu ses repères.

Un examen de la population à risque, soit les spécialistes du domaine de la santé, permet une prise de conscience de l'ampleur de l'épidémie. Chez cette population, les premiers symptômes apparaissent dès les premières années de formation universitaire. N'ayant que peu de documentation en français (originale ou bien traduite) à offrir aux étudiants, les enseignants se rabattent sur des ouvrages de langue anglaise. C'est ainsi que nos futurs guérisseurs et chercheurs sont initiés à la terminologie médicale... anglaise et entament leur carrière de franglophones scientifiques.

Puis, ils deviennent des spécialistes et publient des articles ou prononcent des conférences. Franglophones endurcis, imbus de leurs connaissances pointues, ils nous communiquent leurs plus récentes découvertes et perpétuent le problème de distorsion de la langue.

Lorsque l'on discute avec eux de l'impropriété des termes qu'ils utilisent en français, ils nous rétorquent qu'entre spécialistes, ils n'ont aucune difficulté à se comprendre, que ces termes sont utilisés couramment. Par exemple, ils ne voient aucun problème à utiliser les expressions composées avec le verbe *induire* comme *ostéoporose induite par les corticostéroïdes* (ostéoporose cortisonique), ou *ADN branché* (branché DNA) [un ADN à la mode] plutôt qu'*ADN ramifié*, ou encore *ostéoartrite* plutôt qu'*arthrose*. Ils ne se rendent pas compte qu'ils discutent en une langue autre que le français, inconscients du métissage linguistique qu'ils pratiquent. Et s'ils s'en rendent compte, la fainéantise intellectuelle l'emporte souvent, très souvent.

Il arrive régulièrement que de chaudes discussions aient lieu entre les langagiers de services de traduction et les médecins ou les pharmaciens qui travaillent aux services médicaux d'entreprises pharmaceutiques. La terminologie est le sujet de discussions récurrentes. Lorsqu'on présente à ces spécialistes de la santé des sources de dictionnaires ou d'ouvrages européens, ils nous disent qu'il s'agit là d'un vocabulaire qui ne correspond pas à celui utilisé au Québec. Lorsqu'on leur démontre que le terme qu'ils privilégient est un anglicisme ou une autre forme délinquante,

c'est toujours la même rengaine : « c'est ce que les spécialistes utilisent, c'est ce qu'ils comprennent ».

Comme vous pouvez le deviner, la négociation fait partie intégrante du travail des langagiers d'entreprises pharmaceutiques.

Lorsque nous trouvons de bons ouvrages canadiens français pour étayer nos arguments lors de nos « croisades pour le bon parler », nous sommes toujours très heureux. Mais malheureusement, ce sont là des denrées bien rares. La meilleure façon de fonctionner dans ces conditions est de faire appel au réseautage entre spécialistes de la langue du domaine médico-pharmaceutique, de mettre de l'avant ses talents de négociateur, de convertir de façon subtile les franglophones à des nouveaux idéaux de langue et surtout de s'assurer de maintenir une communication bien ouverte et sans équivoque entre les groupes auxquels sont destinés les textes.

Il faut aussi faire preuve d'ouverture d'esprit et accepter que la langue est une entité vivante, en pleine évolution, ce qui veut dire qu'elle se transforme et s'adapte constamment à son milieu et que certaines tendances sont irrécupérables.

La terminologie en bonne et due forme se doit, afin de mieux rayonner, de trouver de nouveaux partenaires, de fonder de nouvelles alliances. Ne se limiter qu'aux autres langagiers constitue une erreur stratégique. Il faut recruter des porte-parole reconnus par les groupes d'utilisateurs, c'est-à-dire parmi les spécialistes de la santé, afin qu'ils sensibilisent le public cible à l'importance de la qualité de la langue. Il faut solliciter les personnes-ressources dans les universités et les persuader des bienfaits d'un apprentissage médico-linguistique précoce. Il faut s'allier aux associations médicales et créer des outils susceptibles de s'intégrer aux programmes de formation continue. Il faut profiter du désir de la francophonie d'avoir une présence dans la société de l'information et tenter de créer des occasions de voir des vocabulaires ou des glossaires s'inscrire dans le cadre de projets d'envergure de gestion des connaissances. Bref, il faut s'infiltrer dans ce milieu de langue spécialisée qu'est le français médical afin de mieux guider son orientation future. »



« Il nous prend
comme aux
mauvais ménages
qui, pour avoir
plus tôt fait,
empruntent à
leurs voisins ce
qu'ils trouveraient
chez eux, s'ils
voulaient prendre
la peine de les
chercher. »

Henri Étienne,
imprimeur et
humaniste, XV^e siècle

par Pascale Chapuis, term. a.



Les « bienfaits » du CCPP

par Denis Couillard, trad. a.

Vous êtes fier de votre travail, vous croyez avoir fini. N'en croyez rien. Faites maintenant l'expérience des « bienfaits » du CCPP. Le CCPP, ou Conseil consultatif de publicité pharmaceutique, est en quelque sorte le cauchemar de nombreux traducteurs du secteur pharmaceutique. Pour vous faire une idée, pensez seulement au réviseur autocrate que vous avez probablement rencontré en début de carrière et dont l'objectivité professionnelle se traduisait par la générosité prolifique des corrections subjectives. Vous comprendrez alors ce que ressent souvent le traducteur de l'industrie pharmaceutique lorsqu'il reçoit une décision du CCPP.

Le CCPP est un organisme autonome, multidisciplinaire dont le but est d'offrir un mécanisme indépendant d'examen et d'agrément de la publicité pharmaceutique et autre matériel de promotion avant que ce matériel ne soit diffusé aux professionnels de la santé¹. Le CCPP est responsable de la politique d'application du Code d'agrément de la publicité pharmaceutique. Le champ d'application du code « recouvre toute publicité écrite et tout autre système qui fait la promotion d'un produit pharmaceutique, dans les deux langues officielles du Canada² ». Selon le Code, « aucune annonce ne doit affirmer ou sous-entendre [...] qu'un produit, en termes absolus, est "sûr", "idéal", "non-toxique (sic)", "à une efficacité garantie", est "uniformément bien toléré", "peut être administré aux enfants", a une action ou un effet entièrement "prévisible"³ ». Les notes explicatives fournissent ensuite quelques mots ou expressions « à éviter dans un sens absolu ou sans aucune réserve : "est", "non", "ne... pas", "agit", "sans aucun", "évite", "élimine", "guérit", "fait disparaître"⁴ ». Comparez avec l'économie de mots de la version anglaise de la même note explicative : « examples of terms which may not be used in an absolute or categorical sense in an unqualified manner : "avoids", "eradicates", "cures", "eliminates"⁵ ». Deux poids, deux mesures...

L'écart qui existe entre la version anglaise et la version française de cette note explicative est symptomatique de la source du problème entre le traducteur et le CCPP. Le CCPP, organisme essentiellement anglophone, fait preuve d'une insouciance désinvolte de la nature de l'exercice de la traduction, sinon d'une incompréhension totale de celle-ci. On semble croire que le travail du traducteur ne consiste qu'à substituer une chaîne de mots à une autre. Les langues sont ainsi dénuées du génie, de la logique, des subtilités ou de la mécanique qui leur sont propres.

La toute dernière exigence du CCPP a trait à la traduction du terme « benefit ». Ne traduisez surtout pas « benefit » par « avantage » puisque le CCPP juge que ce terme doit être proscrié. Vous recevrez alors la note « Please revise "avantage" to better reflect the English

"benefit". We suggest "bienfait". » Pressé de questions, le CCPP répond que selon l'avis rendu par un obscur conseiller linguistique, le mot « avantage » vient de joindre les « non » et les « ne... pas » à la liste des termes à l'index. Cette décision représente toutefois un véritable problème pour le traducteur. La Direction générale de la protection de la Santé (DGPS) a en effet publié en 1995 un rapport intitulé *Contraceptifs oraux* qui, entre autres choses, prescrit l'usage à respecter dans la rédaction des notices de conditionnement ou de l'information destinée aux utilisatrices. Or, le chapitre 6 de la version française de ce rapport, dont le titre anglais est « Non-contraceptive benefits of oral contraceptives », s'intitule « Avantages non contraceptifs des contraceptifs oraux ». Cette situation devient rapidement un dilemme majeur pour le traducteur puisque, selon le propre code du CCPP : « La Direction générale de la protection de la santé de Santé et Bien-être social Canada agit à titre de conseiller ressource auprès du Conseil sans renoncer à l'autorité qu'elle détient au terme de la Loi des aliments et drogues⁶ ». En s'appropriant l'autorité qui devrait normalement échoir à la DGPS, le CCPP place donc les utilisatrices francophones dans une situation désavantageuse, car elle les prive du travail de normalisation qui a été effectué depuis la parution du rapport de la DGPS et qui prévaut toujours pour les utilisatrices anglophones.

Le caractère simpliste et imprévisible des décisions rendues par le CCPP a un effet sournois. Il crée chez le traducteur un réflexe d'autocensure qui interrompt l'élan créatif. Plutôt que de rechercher le mot juste ou la pureté de la langue, le traducteur opte pour l'expression ou le calque qui plaira au CCPP. Par conséquent, on assiste à un appauvrissement de la langue. À moins d'un changement d'attitude radical, il serait souhaitable qu'un organisme capable d'évaluer le génie de la langue française, que ce soit Santé et Bien-être social Canada ou le gouvernement québécois, se substitue à l'autorité du CCPP pour l'évaluation des textes français de la publicité pharmaceutique, car l'état actuel des choses équivaut à une forme de lente assimilation.

Entre-temps, je me demande comment je devrai réagir lorsqu'une décision du CCPP me sommera « Please revise "Réduit les symptômes du trouble obsessionnel compulsif" to better reflect the English "Improve obsessive compulsive disorder", we suggest "Améliore le trouble obsessionnel compulsif". »

1. CCPP, Code d'agrément de la publicité, p. 2
2. CCPP, Code d'agrément de la publicité, p. 4
3. CCPP, Code d'agrément de la publicité, p. 6
4. CCPP, Code d'agrément de la publicité, p. 7
5. PAAB, Code of Advertising Acceptance, p. 7
6. CCPP, Code d'agrément de la publicité, p. 2



Le Groupe quoi?

Le Groupe traduction — R_x&D

Les traducteurs employés par les sociétés pharmaceutiques à vocation de recherche ont commencé à se réunir en 1981, pour briser leur isolement et mettre leurs ressources en commun. En 1989, l'Association canadienne de l'industrie du médicament (ACIM) — qui porte aujourd'hui le nom Les compagnies de recherche pharmaceutique du Canada (R_x&D) — reconnaissait officiellement le Groupe traduction.

Le Groupe se compose de deux sections, l'une à Montréal, l'autre à Toronto. Les membres de chaque section — soit un représentant par entreprise — se réunissent toutes les six semaines pour discuter de terminologie et de gestion. Deux assemblées générales regroupant les deux sections ont lieu chaque année.

Le Groupe traduction — R_x&D souhaite qu'on accorde à la traduction la place qui lui revient dans l'industrie. Il s'est donné pour mission d'améliorer les réseaux de communication et les relations entre les traducteurs professionnels et l'industrie pharmaceutique. Entre autres activités, mentionnons la diffusion de la terminologie dans un bulletin trimestriel, *Pharmaterm*, la promotion de normes élevées de qualité dans les communications et la formation continue de ses membres. Notons aussi la publication conjointe

d'un lexique sur les termes de gestion des soins de santé en collaboration avec l'Office de la langue française.

Les membres du Groupe traduction — R_x&D désirent s'assurer d'une relève, le nombre de traducteurs spécialisés dans le domaine étant restreint. Ils espèrent aussi pouvoir diffuser plus largement *Pharmaterm* dans le milieu médical et être reconnus pour leurs efforts de francisation. ☞



par Suzanne Mongrain



Suzanne Mongrain est présidente sortante du Groupe traduction — R_x&D.

Une première au Québec !



Nominé par l'Office de la langue française au Gala des Mérites 2001-2002 pour souligner l'effort de francisation, « LA GESTION D'UN CENTRE DE CONTACTS CLIENTÈLE » est le livre qui vient démystifier tout le langage technique propre au domaine des centres d'appels. Publié par les Éditions Transcontinental inc, ce nouvel ouvrage qui inclut un lexique de 1400 mots, permet d'interpréter les anglicismes et acronymes trop souvent utilisés dans le quotidien des 50 000 personnes qui travaillent dans ce segment de l'industrie de services.

36,95\$

(taxe et frais de manutention en sus)

Pour commander :

Téléphonez au (514) 931-0663 poste 230



La relève : l'enseignement de la traduction biomédicale

par Sylvie Vandaele

La médecine est de plus en plus le lieu d'une interdisciplinarité faisant intervenir les sciences fondamentales autant que les sciences cliniques, voire les statistiques ou l'analyse économique. Comment aborder la médecine et ignorer la biochimie, la biologie moléculaire, la biologie cellulaire, ou encore la génétique ? Jadis empiriques, les méthodes thérapeutiques se veulent maintenant raisonnées, ciblées, fondées sur la connaissance approfondie des mécanismes cellulaires et moléculaires sous-jacents aux maladies. Voilà pourquoi nous préférons parler de traduction biomédicale, plutôt que de traduction médicale.

Ceux et celles qui s'y attaquent font donc face à des difficultés liées à l'étendue et à la complexité des connaissances requises, ainsi qu'à son évolution rapide. Par suite, l'enseignement de la discipline est lui aussi un défi : comment guider une population étudiante hétérogène quant à ses connaissances en sciences de la santé et la préparer aux exigences du marché du travail ? Comment mettre solidement en place, en un nombre restreint d'heures de cours, les pierres angulaires de la compétence : notions, terminologie, phraséologie, particularités des textes ? Voici l'expérience de l'Université de Montréal.

Le défi

Allons un peu plus loin dans l'examen de ces difficultés. On ne s'attardera pas aux problèmes communs aux différentes langues de spécialité, ni au fait que la santé humaine est ici concernée : il serait en effet préférable de s'interroger sur un texte affirmant que « l'alimentation des enfants ne doit pas contenir plus de 500 g de cholestérol par jour » et de vérifier si le symbole des microgrammes n'a pas disparu au cours des transferts de fichiers...

Première difficulté : la complexité du domaine, combinée à son étendue. La nécessité de s'y retrouver parmi les « connaissances extra-linguistiques », autrement dit les notions hautement spécialisées, impose peu ou prou la structuration du savoir. Plusieurs auteurs ont déjà souligné que la situation idéale est sans doute celle du médecin, du chercheur ou du professionnel de la santé converti à la traduction, mais la présence sur le marché du travail de traducteurs talentueux sans formation préalable en sciences de la santé démontre que ce n'est pas un terrain réservé, pourvu que la curiosité et l'autonomie soient au rendez-vous. Quant à la tâche qui revient aux professeurs, il est bien entendu que le cours de traduction ne peut être un cours de médecine ou de biologie. Il devient alors essentiel de définir les « noyaux conceptuels » à aborder, qui formeront un « squelette notion-

nel » à partir duquel le traducteur en formation pourra bâtir ses compétences et continuer, précisément, son autoformation de manière raisonnée.

Deuxième difficulté : l'évolution rapide des connaissances. Les recherches avancent vite, la terminologie aussi, le plus souvent sous l'influence de l'anglais. Autant dire que la néologie en français donne lieu à une instabilité terminologique face à laquelle le traducteur ne doit cesser de prendre position. C'est quotidiennement — et quel que soit le degré de spécialisation atteint — que la pratique traductionnelle amène des questions épineuses à résoudre. La maîtrise de la méthode de travail est ici l'élément clé. Le traducteur se transformera en détective rassemblant les indices, il doit connaître à fond les sources et la nature des renseignements qu'elles contiennent, prendre position à l'égard de la norme et de l'usage, apprendre à justifier ses choix, tout en conservant une ouverture d'esprit qui lui autorisera de saines remises en question. C'est trop souvent que l'on entend « Qui suis-je, moi, traducteur ou traductrice, pour imposer tel ou tel choix ? ». Précisément : celui ou celle qui connaît les pièges et les ressources de la langue, qui sait analyser, soupeser, conclure, décider, justifier, proposer plutôt qu'imposer. Cette maîtrise de la méthodologie amène inévitablement à relier l'enseignement de la traduction spécialisée avec d'autres éléments de la formation. Or, là aussi le niveau des étudiants est hétérogène.

Les moyens

Compte tenu des contraintes, la formation offerte à l'Université de Montréal en traduction biomédicale se donne les objectifs suivants : renforcer les connaissances traductionnelles que les étudiants devraient avoir déjà acquises dans d'autres cours, mais qu'ils ont encore de la difficulté à appliquer ; leur faire assimiler les « noyaux conceptuels » du domaine sur lesquels leur autoformation ultérieure pourra s'appuyer ; leur faire exercer leur sens critique et leur capacité décisionnelle.

Les moyens mis en œuvre sont de différents ordres. Sur le plan du cursus universitaire au baccalauréat et au diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS : diplôme de deuxième cycle d'un an préparant à la maîtrise), le cours de traduction impose un préalable, le cours de langue médicale. À la maîtrise, compte tenu de la structure du programme, ce préalable n'est pas obligatoire, bien que fortement conseillé. Les efforts actuels visent à mettre en place un second cours de traduction biomédicale de maîtrise, qui sera davantage axé sur le monde du médicament, le premier restant centré sur les disciplines de base telles que l'anatomie, la physiologie et la clinique.

AUTANT L'UNIVERSITÉ
SE DOIT DE SUIVRE
L'ÉVOLUTION DE LA
PROFESSION, AUTANT
LE MILIEU DOIT
CONTRIBUER À LA
FORMATION DE LA
RELÈVE.



Le cours de langue médicale est essentiel, car il permet une mise à niveau des étudiants et fournit un ensemble de connaissances fondamentales, sur le plan tant des notions que du vocabulaire et de la phraséologie. Le cours est structuré en fonction des « noyaux conceptuels » évoqués plus haut, ce qui se concrétise par la mise en place de modules correspondant aux grands sous-domaines de la biomédecine (par ex., anatomie, physiologie, biologie cellulaire, pharmacologie, pharmacoeconomie). Les cours de traduction, quant à eux, sont structurés selon trois axes qui se croisent et se complètent, l'objectif étant de travailler les notions et la terminologie essentielles dans un contexte traductionnel représentatif des conditions de travail.

Le premier axe est organisé en fonction des « noyaux conceptuels » déjà mis en œuvre dans le cours de langue médicale et qui correspondent, on l'a vu plus haut, aux grandes disciplines biomédicales. De la documentation pertinente (sélection de textes de référence) est mise à la disposition des étudiants.

Le deuxième axe est constitué par les principales maladies faisant actuellement l'objet de recherches intensives dans l'industrie pharmaceutique (sida, cancer, diabète, etc.). Les étudiants doivent mener une recherche documentaire relative au thème traité. Ils font une présentation de groupe en classe qui consiste à préciser les points importants en matière de physiopathologie, de diagnostic et de traitement de ces maladies, à préparer un glossaire bilingue des termes les plus importants et, dans la mesure du possible, à formuler un avis sur la valeur des sources consultées. La documentation recueillie est mise en commun et rendue accessible aux autres groupes à la réserve de la bibliothèque, ce qui leur permet de colliger une base documentaire qui leur sera extrêmement utile une fois sur le marché du travail.

Le troisième axe est formé par la nature des textes représentatifs du marché du travail, même s'il n'est pas possible d'explorer l'ensemble de la typologie textuelle pertinente. Ainsi, les textes à traduire dans le cadre du cours proviennent de manuels de formation pour les représentants, de monographies de médicament, etc.

Une quatrième dimension tire avantage des nouvelles technologies de l'information et des communications (NTIC) mises en place par l'Université de Montréal. Depuis deux ans en effet, d'importants efforts ont abouti à la mise en œuvre de la plate-forme WebCT (programme SUITE). Celle-ci offre aux professeurs la possibilité de mettre dans Internet un certain nombre d'outils dont l'usage est réservé aux étudiants inscrits dans les cours : notes, glossaire, documents, etc. L'utilisation de cette plate-forme dans le cadre de l'enseignement de la traduction est une première à l'UdeM. Quatre sites, correspondant à chacun des cours de traduction biomédicale offerts aux trois cycles, ont été mis sur pied, l'objectif étant de compléter le cours en classe et non de le remplacer. Les avantages sont multiples : tout d'abord, WebCT favorise la mise en situation des étudiants dans un

cadre informatique qui, s'il n'est pas tout à fait celui qu'ils rencontreront, les familiarise avec l'usage de la navigation dans Internet et des fureteurs, des transferts de fichiers, du courriel, de la recherche documentaire informatisée ou encore des bases de données électroniques spécialisées. Ils ont ainsi l'occasion de mettre en pratique les notions qui leur sont transmises dans les cours dédiés à l'apprentissage des outils informatiques. La mise en ligne de documents numérisés (sous réserve de l'autorisation des éditeurs) et d'articles portant sur la terminologie ou la traduction médicale permet d'appuyer les indications et les corrections données en cours. Enfin, le courriel intégré au site permet de dynamiser les échanges entre étudiants et avec le professeur.

Conclusion et perspectives

La brièveté des sessions passées à l'apprentissage d'une matière aussi vaste et aussi complexe que la traduction biomédicale constitue certainement le principal défi de cet enseignement. Aborder les choses par « le petit bout de la lorgnette », c'est-à-dire à l'opposé d'un étudiant en médecine ou en pharmacie dont l'objectif est avant tout d'approfondir le plus possible ses connaissances, impose une structuration de l'enseignement visant, au delà de l'apprentissage d'un certain nombre de données indispensables, à maîtriser une méthode de travail, à construire un sens critique aboutissant à la prise de décision raisonnée et, enfin, à poursuivre ultérieurement son autoformation.

Il reste encore beaucoup à faire, notamment approfondir le lien entre la recherche et l'enseignement dans le cadre des études de maîtrise et de doctorat, ou encore favoriser la diffusion des travaux réalisés par les étudiants (travaux dirigés, mémoires) afin de maximiser l'utilisation des connaissances acquises.

Un élément essentiel reste la collaboration avec le marché du travail. La communication dans les deux sens est indispensable : autant l'université se doit de suivre l'évolution de la profession, autant le milieu doit contribuer à la formation de la relève. Bien que ce soit souvent perçu comme une charge lourde et peu rentable à court terme, les stages (tels que ceux du programme COOP du baccalauréat ou de la maîtrise professionnelle) ainsi que l'encadrement des débutants permettent non seulement la transmission de connaissances accumulées sur le terrain qui complètent celles acquises à l'université, mais aussi et surtout le maintien des normes de qualité qui renforcent la profession. ☞

Références

- BALLIU, C., « La traduction médicale — Pour une nouvelle pragmatique », *Meta*, vol. 1, 1994, p. 15-25.
- JAMMAL, A., « Une méthodologie de la traduction médicale », *Meta*, vol. 44, n° 2, 1999, p. 217-237.
- ROULEAU, M., *La traduction médicale — Une approche méthodique*, Linguatex, Brossard, 1994, 326 p.
- VANDERLIE, S., « Noyaux conceptuels et traduction médicale », *Meta*, vol. 46, n° 1, 2001, p. 16-21.



LE PRIX DEIRDRE ANNIS MARK D'ÉTUDES EN TRADUCTION

Un devoir de mémoire assumé pour contribuer à bâtir l'avenir

par Pierre Cloutier

En septembre 2000, l'OTTIAQ perdait une de ses membres les plus appréciées : Deirdre Annis Mark. Animés par le sentiment partagé qu'ils étaient tenus d'honorer la contribution de Deirdre à notre profession tout en soutenant l'émergence d'une nouvelle génération de traducteurs, un regroupement de ses collègues et amis a créé le prix Deirdre Annis Mark d'études en traduction. La campagne de financement du fonds de dotation de ce prix a jusqu'ici connu un succès appréciable. Les membres de notre profession qui veulent se joindre à cette initiative sont aujourd'hui invités à conjuguer leurs ressources et leurs efforts, en l'honneur de celle qui a été notre très chère collègue et amie.

Deirdre Mark était une des collaboratrices de mon équipe de traducteurs externes vers l'anglais. Au fil des mandats, j'ai pu apprécier non seulement le registre de ses qualités professionnelles, mais une certaine luminosité qui était au cœur de son être, une disponibilité gracieuse, une libéralité débonnaire qui conférait à nos rapports une qualité toute particulière. Un jour, j'ai appris au hasard de nos conversations quel mal lui imposait d'interrompre périodiquement ses activités — un cancer de la peau, insidieux, tenace, meurtrier — et

avec quel héroïsme tranquille, souriant elle affrontait cet ange noir qui allait lui ravir sa vie un jour de septembre, il y a plus d'un an déjà, alors que le cercle de ses amis, de sa famille, espérait un ultime répit grâce à la chimiothérapie dont elle assumait les servitudes avec un si beau courage.

La dernière fois que je l'ai vue, assise toute droite sur son lit d'hôpital, son regard transfigurant de tendresse et de fine intelligence un visage buriné par les nombreuses greffes qu'elle avait dû subir et l'inexorable repousse des métastases, elle m'annonçait son retour à la maison pour le surlendemain. En la quittant, je lui ai souligné que même si elle semblait hors de danger, je ne comptais pas l'accabler de mandats trop pondéreux dans un proche avenir. Sa réponse : « Oh, Pierre, that can be discussed... » Traductrice jusqu'à son dernier souffle, elle me proposait sa collaboration, toujours aussi amicale qu'assidue, alors que les outils allaient, dans quelques heures, lui tomber des mains. Ainsi furent nos adieux.

Depuis son départ, un groupe de ses amis et collègues, traducteurs et traductrices issus d'horizons divers, ont formé un comité afin de commémorer la contribution de Deirdre à notre profession et de créer le Prix Deirdre Annis



Mark d'études en traduction (voir l'encadré).

Le prix sera décerné à deux étudiants du programme Coop en traduction de l'Université Concordia, traduisant respectivement de l'anglais vers le français et du français vers l'anglais. Les candidats doivent faire preuve d'excellentes aptitudes en traduction. De plus, en commémoration de l'engagement de Deirdre auprès de la collectivité et en vue de faire honneur à sa curiosité intellectuelle, ils doivent manifester un sens des responsabilités sociales dans leurs activités paraprofessionnelles et satisfaire aux critères les plus exigeants dans leurs études. Le comité de sélection comprendra la directrice du programme Coop, un représentant de la famille de Deirdre ainsi que des membres de notre profession.

Le montant de la bourse dépendra, bien sûr, de la somme réunie dans le fonds de dotation... tout

comme de l'évolution des taux d'intérêt. Un minimum de 10 000\$ est requis pour garantir le versement de deux bourses de 250\$ par année, à perpétuité.

Si vous désirez appuyer cette initiative, vous êtes prié de faire parvenir vos dons, sous forme de chèque libellé à l'ordre de l'Université Concordia, à l'adresse suivante :

Université Concordia
Le Prix Deirdre Annis Mark
Bureau du soutien universitaire
et des relations avec les diplômés-es
1455, boul. de Maisonneuve Ouest,
FB-520 Montréal (Québec)
H3G 1M8

Si votre employeur parraine un programme de jumelage de dons, vous pouvez lui en adresser la demande. Les dons sont déductibles d'impôt au Canada et aux États-Unis. Pour de plus amples renseignements sur cette démarche, veuillez communiquer avec Lucille Nelson, au (514) 483-6395, ou par courriel à lou.nelson@sympatico.ca. ☺

Judith Berman	jberman@canspan.com
Pierre Cloutier	cloutip@towers.com
Marthe Catry-Verron	verron@attglobal.net
Debby Dubrofsky	debbydee@videotron.ca
Lee Heppner	lheppner@sympatico.ca
Lucille Nelson	lou.nelson@sympatico.ca
Josh Wallace	jwallace@comcomtech.com

Notes et contrenotes

par Eve Renaud, trad. a. (CTIC)
erenaud@renaudinc.com

Aux grands mots les grands remèdes!

Vous avez déjà entendu badouger des cloches? Paul Claudel, si.

Quelqu'un a dit que l'évolution d'une langue est souvent due à des illettrés inventifs. Concédonz-leur une certaine part. Une autre revient certainement aux enfants. Dommage d'ailleurs qu'ils n'aient pas plus d'audience. Le dictionnaire s'enrichit aussi grâce à des très lettrés qui n'hésitent pas à combler ses lacunes.

Selon *Lire*, d'avril 2001, Julien Green a ainsi créé *allérouyer*, au sens assez évident d'entonner des alléluias. Pour Henri Troyat, *joconder* signifie sourire d'un air idiot! Bazin a créé la terrible *cleptomnie*, qui consiste à tout enfermer à clef, y compris... les clefs bien entendu. Et que dire des inventions de Frédéric Dard!



De quoi élever une statue à leurs traducteurs!

Certains d'entre nous travaillent sans doute dans des domaines très pointus et deviennent, par la force des choses, des... néologues?

Voulant éviter de passer pour une illettrée, même inventive, j'ai ouvert le *Petit Robert* pour vérifier la bonne forme... et j'en ai perdu tous mes mots! Je remontais la colonne de droite d'un doigt enthousiaste, m'imaginant trouver réponse après un éclairage sur le néon et une petite dose de néomyne par voie oculaire. Or, mon édi-

tion de 1993 passe ensuite directement à néologisme. Et ainsi abordée par le sud, la définition de ce mot en apparence connu m'a jetée en bas de ma chaise:

« Néologisme: MÉD. Mot forgé par un malade, incompréhensible pour l'entourage. »

Regardez désormais par le bon bout de la lorgnette: ce ne sont pas les néologismes qui nous rendent fous, c'est la folie qui rend néologue.

Vérification faite, les manifestations de cette pathologie sont assez intéressantes. Il s'agit autant de créer des mots que d'ajouter un sens à un mot existant. Supposons que votre manie vous inquiète et que vous consultiez un psychiatre. Vous lui direz, par exemple, que vous créez des mots *niaques*. Interrogé sur le sens de ce « niaque », vous expliquerez que votre manie lexicale vient d'un pacte signé avec le diable. D'où des mots *niaques* ou *démoniaques*! Tiré par les cheveux? Dans Google, demandez « néologisme », « beaujolais » et « imperméable ».

Il se trouve des déliants plus ambitieux qui créent un langage entier avec syntaxe plus ou moins solide. Ceux-là font de la glossologie. De source aussi biblique que sûre, on sait par exemple que les premiers glossologues tinrent leur premier congrès à la Tour de Babel.

La glossomanie est assez semblable, mais l'excitation psychique serait alors plus ludique. Et dire qu'on a déjà souligné mon goût pathologique pour le jeu de mots...

À manger ainsi mes mots (par la racine), je me suis subitement demandé si j'étais glossophage. La définition du *Grand Larousse Universel*, abordée elle aussi par la fin, semblait le confirmer: je niche dans un grenier et j'ai la langue bien longue. Mais non. Au bout du compte, un glossophage est une chauve-souris.

Quoique... serait-ce folie d'en faire un néologisme? ☺

Échappées sur le futur

28 février - 2 mars 2002, Barcelone (Espagne) — 11^e Congrès international sur la traduction spécialisée: **Traduire la science — La traduction de textes scientifiques et techniques**. Renseignements: www.upf.es/dtf/activitats/21cst/2ctradsp.htm

13 - 17 mars 2002, Keihanna (Japon) — TMI 2002 — 9th International Conference on Theoretical and Methodological Issues in Machine Translation. Renseignements: www.kecl.ntt.co.jp/events/tmi

29 - 30 mars 2002, Hongkong — Asian-Pacific Workshop on Terminology. Renseignements: cthkterm@cityu.edu.hk

2 - 4 mai 2002, Copenhague — 11th International Symposium on Lexicography. Renseignements: jem@hum.ku.dk

8 - 11 mai 2002, Dublin — **Brave New Worlds: Translation and the New Economy**. Renseignements: translation.conference@dcu.ie

6 - 10 août 2002, Vancouver — XVI^e congrès de la Fédération internationale des traducteurs: **De nouvelles idées pour un siècle nouveau**. Renseignements: www.fit2002.org

16 - 20 septembre 2002, Shanghai (Chine) — International Symposium on Contrastive and Translation Studies between Chinese and English. Thème: **New Century, New Trends**. Renseignements: www.ecnu.edu.cn/yantahou.htm

6 - 9 novembre 2002, Atlanta — 43^e Congrès annuel de l'American Translators Association. Renseignements: Conference@atanet.org; www.atanet.org/conference/futuresites.htm

Avis aux titulaires de REER

La date limite de cotisation aux REER approche à grands pas et nombreux sont les investisseurs qui se demandent encore quel placement REER choisir cette année. En tant que conseiller en placement, je peux vous offrir:

- ✓ une planification de votre actif et des stratégies de placement
- ✓ un suivi régulier de votre portefeuille
- ✓ un service à la clientèle de première qualité

Venez me rencontrer pour discuter de vos options de placement afin de vous constituer un avenir financier serein.

Michel Bastien, CMA
Conseiller en placement
(514) 286-7240 ou
1 800 361-7115



BMO Nesbitt Burns
Division des services aux particuliers

« BMO (le médallion contenant le M stylisé) » est une marque de commerce déposée de la Banque de Montréal, utilisée sous licence. « Nesbitt Burns » est une marque de commerce déposée de la Corporation BMO Nesbitt Burns Limited, utilisée sous licence.

Lingua franca orientale

par Solange Lapierre

Les événements récents nous apprennent une foule de choses sur l'être humain, notamment qu'il ne varie guère avec les siècles, si l'on en croit Voltaire (voir « La guerre des chapeaux contre les turbans », chronique de Pierre Foglia dans l'édition du 26 octobre de *La Presse*). Sur le plan linguistique, puisque c'est notre domaine, on a pu voir que les langues étaient nombreuses par là-bas, et que l'anglais n'est pas la *lingua franca* (plaisant rapprochement entre *lingua franca* et anglais...). L'arabe non plus, d'ailleurs, qui est la langue de la religion. Ce serait plutôt l'ourdou, que l'on entend du Yémen au Bangladesh, ou le persan, qui se parle depuis l'Iran jusqu'au Pakistan. Contrairement à ce qui s'est passé dans le cas de la guerre avec l'Iran, les termes qui entrent dans la langue de tous les jours, du moins dans celle des médias, n'ont pas uniquement trait à la religion, mais aussi à des modes de vie qui nous sont à la fois étrangers et lointains. Voici donc un bref relevé de ce que les journaux nous offrent ces temps-ci à propos de l'Afghanistan.

Belouches (balouches) : Ethnie du nord-ouest, également présente en Iran (sunnites).

Cachemiris : Du Cachemire, à l'extrême nord-est du pays, région que se disputent l'Inde et le Pakistan.

Hazaras : Ethnie du centre-sud, peut-être d'origine mongole; chiïtes, les Hazaras parlent le dari.

Nouristanis : Ethnie sunnite, dont on a dit qu'elle descendrait des troupes d'Alexandre le Grand, mais ses dialectes sont proches des langues de l'Inde du nord.

Ouzbeks : Ethnie du nord-est, qui peuple surtout les républiques musulmanes aux confins ouest de la Chine, et qui éprouve bien des problèmes avec Pékin, notamment pour des raisons religieuses.

Ouzbeks (ouzbekes) : Ethnie du nord d'origine turque et sunnite, qui donne son nom à une ancienne république soviétique, de l'autre côté de la frontière nord.

Pachtounes : Ethnie la plus nombreuse, qui déborde largement sur l'Iran et le Pakistan (on les appelle *Pathans* au Pakistan). On les dit maîtres de l'Afghanistan, et ce sont souvent les seigneurs pachtounes qui forment les rangs des Talibans (ils sont sunnites). Groupe ethnique dominant (en persan, *pachtoun* signifie afghan), ils seraient d'origine sémitique selon la légende, mais on croit plutôt qu'ils descendent des Aryens.

Pachtoukistan : Région sud de l'Afghanistan formée de diverses tribus (Mangals, Douranis, Tanais, Zadraus, Ismaïkles, Mandanis). En 1950, les tribus afghanes et pakistanaises voulaient former un État indépendant.

Tadjiks (tadjike) : Ethnie du nord, la deuxième en nombre, elle forme environ 35 % de la population. Les Tadjiks, pour qui la frontière de 1950 avec le Tadjikistan n'a guère de valeur, sont chiïtes et parlent un dialecte persan, le dari. Ils sont à l'origine de la force militaro-politique dite de l'Alliance du Nord, avec les Ouzbeks et les Hazaras, et donc anti-Talibans.

Turkmènes : Ethnie minoritaire du nord-ouest, d'origine turque, qui parle une langue très proche du turc (osmanli ou azeri).

Wahhabites : École rigoriste de l'islam dominante en Arabie saoudite.

Burqa (aussi burka) : Robe-voile enveloppant tout le corps, y compris la tête, où seul un rectangle de tissu ajouré permet aux femmes de voir. Le terme « tchadri » a le même sens.

Chiïtes : Mouvement de l'islam majoritaire en Iran.

Choura : Conseil suprême des Talibans, formé d'une cinquantaine de membres.

Dari : Langue très proche du persan (aussi appelée persan de l'est), langue nationale jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Grand djihad : Examen de conscience, guerre que l'on se fait à soi-même.

Hadith : Règle sous forme de proverbe émanant du Coran.

Hawala : Système financier (de l'hindoustani, confiance) permettant de virer des fonds de manière invisible. Les courtiers hawala avancent l'argent, et tout le monde fait ses comptes à la fin de l'année. Système très ancien, il évite de transporter de l'argent avec soi (ou des cartes en plastique). Les Templiers auraient emprunté aux Sarrazins ce système qui évitait que les Croisés ne soient attaqués pour leur or.

Imam : Chef religieux, il dirige la prière à la mosquée; ce titre est supérieur à celui de mollah.

Jihad (ou djihad) : Guerre sainte, c'est-à-dire menée au nom de la religion.

Kamis : Longue tunique flottante des hommes.

Loya jirga (jirgah) : Grande assemblée des chefs de tribus et de villages, tribu signifiant ici groupe ethnique; la première date de 1747. À l'échelle du clan ou de la tribu, ce conseil s'appelle *jirga* (avec ou sans d avant le j).

Medresa (medressa, madrasa) : École coranique; souvent la seule à offrir l'apprentissage de l'écriture et de la lecture.

Mollah : Chef religieux, il dirige la prière à la mosquée; souvent instituteur et juge.

Moudjahid (moudjahidine) : Combattant qui a notamment pris part à la guerre contre l'URSS.

Oumma : La communauté des croyants.

Ouléma : Érudit et théologien.

Pakol (pawkul) : Béret traditionnel de laine des hommes, souvent de couleur beige.

Sourate : Verset du Coran.

Summa : Somme des études sur le Coran.

Sunnites : Mouvement de l'islam majoritaire en Afghanistan.

Talibans : Au départ, étudiants de la religion, aussi appelés étudiants en théologie. Aujourd'hui mouvement fondamentaliste, force politique. Le terme est adjectif (le Q. G. taliban) ou substantif, avec une toute nouvelle forme féminine (les forces talibanes), et des dérivés, résistance antitalibans, protaliban, post-taliban, et talibanisme.

Taraweed : Prière quotidienne, facultative, que font les plus religieux durant le ramadan.

Devant la diversité des groupes ethniques, une vingtaine, qui se croisent dans cette partie du Moyen-Orient, on se sent un peu désorienté. Mais, même s'il s'agit d'un domaine auquel on peut consacrer sa vie entière, trois ouvrages offrent une bonne base, le premier est un roman, le second, une analyse politico-économique, et le troisième, un récit de voyage. Dans *Les Cavaliers* (Gallimard, 1967), Joseph Kessel explique magnifiquement les relations inter-ethniques (et aussi le rôle des *boz-kachi*, ces grandes fêtes cavalières qui ont lieu à l'occasion de rassemblements annuels). Quant à *L'Atlas des peuples d'Orient* (Jean & André Seillier, La Découverte et Syros, 1999), il présente un panorama historique très fouillé du Moyen-Orient, du Caucase et de l'Asie centrale. Enfin, dans *L'Usage du monde* (Payot, 1990), Nicolas Bouvier, écrivain voyageur qui a quitté sa Suisse natale dans les années 50 découvrir pour nous le monde, lentement, par la route des Balkans, de l'Iran et de l'Afghanistan. C'est aussi un poète, qui fait preuve d'un respect estimable à l'endroit de tous les gens qu'il croise. ☞

La langue et l'oreille

par Didier Lafond

They speak really bad English down South and in New York City¹

Imaginez un instant que vous avez des maux de tête persistants ; l'aspirine ne faisant aucun effet, votre médecin vous envoie consulter un spécialiste new-yorkais, un neurochirurgien, qui s'adresse à vous en ces termes :

« Hey, how's it goin'? Rotten break, huh? Ya got a pain in da noggin'. Don't sweat it; I'm gonna fix ya up. Hey, nois! Ovuh heah! Bring me dat whatchamacallit. How da hell am I gonna take care of my patient heah if you don't hand me dem tools? Dat's a goil. »

Vous pensez que votre oreille vous joue des tours et vous craignez le pire, ou alors vous pensez avoir affaire à un incompetent. Dans l'esprit populaire, certaines variétés de langue sont associées à des compétences professionnelles ou intellectuelles, et notre neurochirurgien de New York devra apprendre à soigner son langage s'il veut étudier l'anatomie cérébrale de ses patients. C'est un fait commun que de dire que le niveau de langue parlé, le vocabulaire utilisé et l'intonation trahissent l'origine sociale du locuteur. On serait donc porté à croire que certaines variétés de langue sont plus « standard » que d'autres. La norme de référence ne s'est pas constituée logiquement, uniquement par un processus historique d'évolution constant, une certaine complexité interne ou des talents de communication particuliers, mais bien par de purs processus sociaux. Chaque aire linguistique ayant sa propre stratification sociale, elle abrite des locuteurs qui s'expriment selon la norme standard et d'autres qui ne parlent pas la langue standard. Aux États-Unis, il est communément admis que certaines variétés régionales sont

plus « standard » que d'autres, comme les variantes du Sud et de New York qui occupent le bas de l'échelle dans les études de classification portant sur la langue américaine la plus « correcte ». Les accents apparaissent-ils uniquement par évolution linguistique, appartenance sociale ou tout autre facteur sociolinguistique ?

Dans le blizzard ou les grandes plaines, tendez l'oreille²...

La structure du langage, telle qu'elle nous est présentée le plus souvent dans l'analyse linguistique, ne suffit pas à tout expliquer. L'oreille, organe de réception du langage, bénéficie d'un territoire neuronal considérable : elle ouvre au langage la voie vers le cerveau, en fonction des lois acoustiques auxquelles le message doit se soumettre. L'oreille, par un mécanisme fort complexe, règle ses propres adaptations aux impédances physico-acoustiques. Derrière le « rideau » des phrases et des phonèmes s'est constitué un circuit élaboré composé de l'oreille, du système nerveux, de l'appareil phono-articulatoire et du milieu acoustique. La langue va au-delà du reflet de l'individu, elle est le résultat verbalisé de l'évolution biologique. Il faut rappeler que la plus grande partie du système baigne dans l'air, depuis la production du message et sa transmission, jusqu'à sa réception.

De l'indo-européen aux langues amérindiennes

Les mutations et altérations consonantiques [il suffit de rappeler l'évolution en indo-européen, le « p » devenant une sifflante, Pater → father, Ped → foot,

Prei → free et friend] s'effectuent naturellement. Mais la phonologie seule n'explique pas la raison de ces phénomènes. Ces mutations s'effectuent en fonction de la résistance de l'air aux fréquences acoustiques, c'est-à-dire grosso modo de ce que l'on désigne habituellement par l'impédance des différents lieux acoustiques. Le même mot, prononcé dans des lieux différents, finit par subir les déformations que lui imposent les conditions acoustiques locales. En retour, l'oreille et l'appareil phonatoire s'adaptent à ces variations.

En Amérique du Nord les habitants ne « nasalisent » pas pour se distinguer sciemment de l'anglais d'Oxford. Les anciens émigrants anglais ou hollandais n'ont pas limité par souci d'intégration les langues amérindiennes caractérisées par cette distinction phonétique. La « nasalisation » est induite par « l'air du coin », plus riche acoustiquement entre 1 000 et 2 000 hertz, et qui oblige l'oreille à adopter la bande passante spécifique du nasonnement.

Changeons de registre...

Qu'il s'agisse d'un chant d'opéra ou des échanges de paroles quotidiens, l'audition s'étale sur un spectre sonore allant des graves aux aigus, s'échelonnant sur 16 périodes secondes ou cycles/secondes. Ce spectre porte sur 11 octaves, et toutes les fréquences ne sont pas perçues de la même manière. Il y a des zones préférentielles, dites « bandes passantes ». L'anglais évolue dans des fréquences élevées. L'impédance acoustique répond aux résistances sonores minimales du milieu dans lequel on évolue. Le timbre de voix est tout autre selon que l'on se trouve dans une pièce réverbérante ou dans une chambre

sourde. Ces conditions créent une « bande passante » qui est propre à chaque langue. Dans la communication, outre les paramètres physico-acoustiques, entre en jeu un élément purement neurologique, le temps de latence — le temps nécessaire à l'oreille pour se mettre pour ainsi dire « au diapason ». Il varie selon les pays et selon les âges de la vie. Que l'on écoute quelqu'un ou que l'on se prépare à prononcer une phrase (nous sommes en premier lieu nos propres auditeurs), tout un mécanisme physico-auditif se met en place (le corps est le prolongement de l'oreille). Pour prononcer un mot, un Anglais a besoin d'une forte tension laryngée qui s'exprime dans une sorte de « soupis » pré-consonantiques. Ce temps de latence permet au larynx de se positionner pour émettre un phonème. Les Américains sont plus lents, il leur faut 75 millisecondes pour prononcer leurs phonèmes. Les temps de latence et d'accommodation permettent d'expliquer toute la dynamique de prononciation propre à chaque peuple.

Selon la théorie de l'impédance physico-acoustique des lieux, on peut spéculer sur ce que serait devenu l'indo-européen ou, plus près de nous, le latin soumis aux influences du milieu arctique du Nunavut. Quelle sorte d'« uktilut » parlerait-on en Amérique du Nord, et notre neurochirurgien new-yorkais aurait-il un temps de latence figé par la torpeur glacée de la banquise ? »

1. Exemple tiré du livre *Language Myths*, Laurie Bauer et Peter Trudgill éd. Penguin, ISBN 014-026023-4. Cet ouvrage collectif traite des idées préconçues sur la langue les plus courantes : certaines langues n'ont pas de grammaire ; le français est une langue logique ; les aborigènes parlent une langue primitive, etc.

2. Le rôle joué par les mécanismes auditifs est décrit de manière détaillée par le docteur Alfred Tomatis dans son ouvrage : *Nous sommes tous nés polyglottes*, Le livre de poche pratique, ISBN 2-253-06357-6.

Des langues qui ont été inspirées l'une par l'autre

Rencontre avec Henriette Walter à propos de son cinquième ouvrage de vulgarisation sur la langue. Cette fois, les échanges entre l'anglais et le français.

par Solange Lapierre

WALTER, Henriette, *Honni soit qui mal y pense, L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais*, Robert Laffont, Paris, 364 p.

Une fois son livre terminé, Henriette Walter en est venue à cette conclusion : « Au cours des nombreux mouvements et échanges qui parsèment la longue histoire de ces deux langues, il y a eu amélioration réciproque, et non pas perte, comme on le dit toujours. Ces deux langues ont été inspirées l'une par l'autre. »

Henriette Walter était à Montréal à l'occasion du Salon du livre. C'est son cinquième ouvrage dans cette série tout à la fois savante et grand public. L'un de ses ouvrages, d'ailleurs, a été primé par les lectrices du magazine *Elle France*. Elle explique volontiers comment fonctionne le jury : une centaine de lectrices rédige une à deux pages de commentaires expliquant leur choix et la note qu'elles accordent. Et M^{me} Walter a obtenu une bonne note. Mais son ouvrage a aussi suscité quelques réticences, surtout dans le milieu universitaire : « Ce n'est pas admissible. Lorsqu'on est universitaire, on ne traite pas de ce genre de sujet avec légèreté », lui a-t-on dit. On croyait pourtant que le savoir devait être partagé...

La jarretière de la princesse

Une fois encore, on retrouvera les encadrés, les cartes, les intertitres (au moins un par page), les jeux (ex. : « Qui a emprunté le premier : le français ou l'anglais ? »), les exemples, les listes de mots, les références internes pour se reporter à une explication dans un

autre chapitre, les index. Bref, ce que tout communicateur devrait savoir, il faut simplifier la vie de son lecteur en illustrant son propos, et lui proposer des récréations, selon le terme d'Henriette Walter, pour faire la pause avant de continuer dans des explications, qui relèvent parfois de domaines de spécialité.

L'ouvrage, dans l'ensemble, et il serait bien difficile de le résumer, traite des très nombreux passages de l'anglais au français, et réciproquement. Qui donne à qui, quand, comment et même pourquoi. À travers ces histoires, on apprendra de jolies anecdotes, dont celle qui donne son nom à l'ouvrage. À un bal donné à Calais, la princesse de Salisbury perd sa jarretière. Le roi Edward III la ramasse et, devant la salle qui s'esclaffe, l'attache à son propre mollet en déclarant *Honni soit qui mal y pense*. Et c'est ce roi qui créa le Très Noble Ordre de la Jarretière, le plus ancien d'Europe (pour commémorer sa victoire sur les Français... c'est la guerre de Cent Ans...), avec la fameuse devise.

Henriette Walter retrace l'histoire et l'évolution des deux langues, avec leurs nombreux apports, des langues scandinaves notamment. On s'aperçoit ainsi de l'énorme influence du latin sur l'anglais. Les traducteurs juridiques, en particulier, le savent bien, avec ces textes parsemés d'expressions latines.

Entre tu et vous

Toujours dans les influences, pourquoi l'anglais n'a-t-il que le *you* ? Il y avait auparavant (et encore dans quelques rares usages) le *thou*, l'équivalent du *tu*. Ce *you* aurait pour origine le vouvoiement français, comme en latin.

Henriette Walter note en effet que le *you* de respect (la 2^e personne du pluriel) fait son entrée en anglais au XII^e siècle, à l'imitation du français. Aujourd'hui, M^{me} Walter fait l'hypothèse que l'absence de tutoiement se révèle dans la facilité qu'ont les anglophones à appeler les gens par leur prénom : une fois la proximité d'une relation acquise, il faut trouver moyen de tutoyer, d'où le recours au prénom, si inhabituel chez les francophones de l'Hexagone.

Au-delà du lexique, on trouve aussi des influences sur la syntaxe, plus difficiles à retracer toutefois. Mais, par exemple, l'absence de l'imparfait en anglais qui n'a que le prétérit, comme dans les langues germaniques, est compensée par la forme progressive (*I was doing this*), et ceci serait encore dû à l'influence du français qui, lui, possède une forme exprimant la durée. Autre exemple : « Comment faites-vous faire ? » Si vous comptez parmi les innombrables lecteurs d'Astérix, vous vous souvenez peut-être de ce jargon humoristique. Voilà la clé : en ancien français, la salutation n'était pas l'actuel *Comment allez-vous ?* mais bien *Comment le faites-vous ?* Drôlerie, mais bien illustrative. L'anglais a aussi hérité de prononciations françaises, comme *miouzik*, écrit *music*, emprunté au français avant 1500. C'est que le son *u* est difficile pour les *liens*, alors, on ajoute un *i*. Et M^{me} Walter cite bien d'autres exemples de termes « adaptés », comme *muse*, *mute*, *interview*, *cordwainer*.

La putain des Armagnacs

Jehanne d'Arc ne parlait pas anglais, mais traitait de *godon* les

Anglais (déformation de *goddam*) ! Nous sommes en 1429, et les deux adversaires semblent bien se comprendre. Non pas que tous étaient bilingues, mais il y en avait suffisamment pour que ces messages acérés (les Anglais la traitent de putain des Armagnacs et de vachère !) fassent leur effet.

Si vous n'avez pas lu le beau livre intitulé *The Professor and the Madman*, vous apprendrez dans le chapitre sur les grands dictionnaires la triste histoire de ce médecin américain, le docteur Minor qui, bien qu'interné, fut le principal collaborateur du lexicographe James Murray, auteur du fameux *Oxford English Dictionary*. C'est l'occasion pour Henriette Walter de rappeler la naissance des grands dictionnaires, des deux côtés de la Manche. Ainsi, on avait demandé à Diderot de traduire la première encyclopédie anglaise (car il n'y en avait pas en douce France), celle de Chambers, mais il préféra, après quelque temps, faire son propre ouvrage, avec l'immense succès qu'on lui connaît. On saute ainsi d'un côté à l'autre du Canal, pour voir l'évolution des idées, les échanges, les influences mais la rivalité aussi, notamment dans la conquête du Nouveau Monde.

Ces anecdotes, et il y en a tant d'autres, ponctuent page après page ce tour complet de nos principales langues de communication. Il y a bien sûr une bonne part d'érudition, M^{me} Walter est linguiste et phonéticienne (de l'école d'André Martinet), mais son ouvrage dévoile les liens culturels, nourris d'histoire, de géographie, d'économie et de politique entre les ancêtres de nos deux peuples fondateurs.

À la mode française, avec accent circonflexe

En ce moment, une mode fait fureur en Angleterre. Outre le nombre croissant d'étudiants qui veulent perfectionner leur français, des collègues de M^{me} Walter ont noté que les accents, graves, aigus, mais surtout circonflexes, se répandent : les étudiants en rajoutent ! Henriette Walter note aussi que les accents sur les mots français réapparaissent dans les journaux anglais. Une sorte de show-off, dit-elle. Une façon de constater que le fran-

çais, qui fut parlé tardivement dans les classes aisées, n'a pas perdu sa place de langue de prestige. Chics ces mots relevés d'accents ! Une consolation devant la percée mondialisante de l'anglais. M^{me} Walter, qui consacre un chapitre à cette question, remarque que « le vocabulaire de l'informatique, en anglais, présente 80 % d'étymons latins. Il s'agit donc d'une tradition qui se continue. Computer, c'est du latin, tout comme sponsor. »

Aujourd'hui encore, M^{me} Walter remarque la différence d'attitude

face à l'importation de vocabulaire, entre le français et l'anglais. Les Français se montrent frileux, surtout dans l'atmosphère actuelle de pessimisme quant au sort de leur langue, avec bien des gens qui pensent « qu'on est devenu des nuls », devant la montée de l'anglais. M^{me} Walter, optimiste, note que *caddy* a disparu au profit de *chariot*, tout comme *présentateur* a détrôné *speaker* et *speakerine*. Elle rappelle à ce sujet l'existence de doublets comme *champignon* et *mushroom*, le pre-

mier (chic) signifiant champignon de Paris (tout comme en italien et en allemand). Le plus drôle, c'est que *mushroom* vient du *mousseron* français, une espèce de champignon. Et M^{me} Walter de conclure : « Il ne faut pas oublier que quatre langues d'Europe, implantées dans toute l'Amérique, sont les plus importantes du monde, car les autres langues, bien que parlées par des millions d'individus, demeurent dans leur coin du monde. Elles n'ont pas essaimé. »

Écrire, c'est facile, séduire, c'est plus difficile

Séduire par les mots, le beau programme ! Un communicateur chevronné livre ses secrets sur tous les types de communication écrite.

par Éric Kavanagh

DUMAS, Jean. *Séduire par les mots. Pour des communications publiques efficaces*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Paramètres », 2001, 509 p.

Bien des ouvrages de rédaction générale ou spécialisée s'entassent sur les tablettes des librairies et des bibliothèques. Du pareil au même pour plusieurs d'entre eux... Mais le plus volumineux des derniers-nés en la matière ne passe pas inaperçu pour le lecteur attentif et se démarque de façon certaine, à la fois pour le contenu et l'approche. Jean Dumas, l'auteur, a visiblement (ou lisiblement !) du métier. C'est avec grande compétence, tant pour son sujet que pour la pédagogie avec laquelle il l'expose, qu'il guide le lecteur dans les coulisses et sur les tribunes des communications publiques. Certes, l'ouvrage est d'abord et avant tout consacré à la rédaction proprement dite, mais tout traducteur dont le travail s'exerce en périphérie de l'arène des relations publiques y trouvera largement son compte, ainsi que tout communicateur curieux par ailleurs.

Consistant et... séduisant !

D'abord, parlons contenu. L'ouvrage comporte 13 chapitres au fil desquels l'auteur présente des principes et des applications liés aux communications publiques. Les principes touchent la communication en général, les mécanismes des relations publiques, les constituants de l'efficacité communicationnelle (public, message, séduction), la création, le maintien et la restauration de l'image publique, et la rédaction elle-même. Au fur et à mesure que progresse la « théorie », fort digeste en général et agréablement présentée, 27 « outils » de communications publiques sont décrits. L'inventaire semble très complet : communiqué, dossier de presse, rétroprojection, éloge, mémoire, rapport annuel, texte de point de presse, lettre d'opinion, causerie, diaporama, allocution, etc. L'auteur s'applique à décrire chacun de ces outils, à cerner son contexte d'utilisation, à commenter de façon crédible le défi qu'il suppose pour le rédacteur apprenti. Ajoutons à tout cela des annexes intéressantes et une bibliographie commentée.

En ce qui a trait à l'approche, elle est pour le moins rafraîchissante. D'entrée de jeu, l'auteur nous présente un rédacteur professionnel en devenir et une relationniste prête à plonger dans le métier. L'amalgame est réussi et, de ce fait, contribue à offrir un double enseignement professionnel tout au long de l'ouvrage. Les encadrés pertinents et divertissants sont nombreux. L'ouvrage est documenté, et les schémas explicatifs sont généralement clairs et bien conçus.

Dès le premier paragraphe, on présente l'ouvrage à la fois comme un manuel (pour les étudiants) et comme un usuel (pour les professionnels). Toutefois, vu les nombreuses redites à vocation pédagogique et des remarques du type « allez au dictionnaire, si nécessaire » (p. 76) ou « Aujourd'hui, nous commencerons [sous-entendu la leçon] » (p. 79), l'ouvrage, même s'il a vraiment de quoi intéresser les professionnels, n'est pas tout à fait conçu comme un usuel, destiné à être utilisé dans le feu de l'action. Le repérage devient ce-

pendant facile après une première lecture.

Si l'ouvrage devait être réédité, il serait à souhaiter qu'on en abrège un tantinet le contenu. Les 500 pages se lisent aisément à l'exception peut-être des 60 premières, qui plongent le lecteur dans un développement théorique qu'on aurait facilement pu ramener à l'essentiel en 10 ou 15 pages. Le risque de faire décrocher le lecteur est très grand dans cette partie pourtant essentielle. Certains éléments sont présentés avec les nuances les plus fines (les types de communications publiques par exemple) alors que d'autres (évolution d'Internet notamment) le sont avec une naïveté qui a de quoi déranger un lecteur le moins dérangé au fait des théories et des développements en communication. À partir du chapitre 3, on a droit au meilleur de Dumas, et ce, pratiquement jusqu'à la fin.

1. Jean Dumas a plus de 40 années d'expérience en pratique et en gestion de la communication. L'ouvrage qu'il publie aux PUM a été préparé dans le cadre d'un cours de rédaction et de communication donné à l'Université de Montréal.



○ Nouveautés livres

par Tania Nicolas

Commerce

JAME, Luce, *Customs and Excise Dictionary*, Paris, Janus, 2001, 547 p., ISBN 2-912668-07-7

Lexique bilingue des termes relatifs aux douanes destiné aux professionnels ou aux étudiants en commerce international.

Droit

BEZIZ-AYACHE, Annie, *Dictionnaire du droit pénal général et procédure pénale*, Paris, Ellipses-Marketing, 2001, 207 p., ISBN 2-7298-0850-7

450 définitions sur le droit pénal et la procédure pénale, avec des exemples, des tableaux et la jurisprudence la plus récente.

○
Lexique de termes juridiques, dir. Serge Guinchard, Gabriel Montagnier, 13^e éd., Paris, Dalloz, 2001, 576 p., ISBN 2-247-04292-9

3 600 mots usuels nécessaires à une initiation juridique. Fait une place aux adages et aux mots latins. Liste des sigles en fin de volume. Avec aussi une sélection de sites Internet.

Économie

ALEXANDRE, Véronique, *Lexique de termes économiques : français et anglais-chinois, chinois-français et anglais*, Collab. Yingxiang Zhang, Paris, Économica, 2001, V-198 p., ISBN 2-7178-4298-5

Ce lexique trilingue a été élaboré à l'occasion de la coopération entre l'institut national de la statistique et des études économiques français (INSEE) et le Bureau national des statistiques chinois (NBS, National Bureau of Statistics).

Encyclopédie et dictionnaires généraux

Nouveau Larousse encyclopédique, Nouv. éd., Paris, Larousse,

2001, 2 vol. (1 900 p.), ISBN 2-03-520160-8

Édition qui propose 65 000 entrées sur les noms communs et noms propres, de langue française et de culture générale, illustrés par 3 700 documents, avec des compléments : dossiers sur tous les grands pays, les personnages de l'histoire, etc.

Informatique

GINGUAY, Michel, *Dictionnaire d'informatique : anglais-français*, 13^e éd., Paris, Dunod, 2001, 298 p., ISBN 2-10-005827-4

Dictionnaire d'informatique comportant 17 000 mots anglais ou américains, 3 000 abréviations anglaises et 600 abréviations françaises comprenant du vocabulaire relatif à Internet.

○
VIRGA, *Dictionnaire de la micro-informatique et d'Internet*, Allier (Belgique), Marabout, 2001, ISBN 2-501-03568-2

Plus de 5 000 définitions de mots utilisées en micro-informatique et pour Internet.

Langage et linguistique

GARY-PIEUR, Marie-Noëlle, *L'individu pluriel : les noms propres et le nombre*, Paris, CNRS Éditions, 2001, 176 p., ISBN 2-271-05938-0

Étude sur les différentes possibilités linguistiques d'exprimer l'idée d'un individu pluriel à partir d'un pluriel lexical, d'un pluriel dénomiatif, de pluriels discursifs qui construisent un référent pluriel à partir du nom propre.

○
KOSTER, Serge, *Adieu, grammairre*, Paris, PUF, 2001, 128 p., ISBN 2-13-052142-8

Essai d'humeur ironique et littéraire sur les constructions et figures grammaticales trop souvent dévoyées.

LAZARD, Gilbert, *Études de linguistique générale : typologie grammaticale*, Louvain (Belgique), Peeters, 2001, XV-471 p., ISBN 90-429-1019-4

Dans la tradition de Saussure et de Benveniste, cette étude s'intéresse à la typologie des langues et aborde des notions fondamentales, comme la nature des catégories grammaticales, les classes des mots, la syntaxe de la proposition, l'aspect et le mode, etc. Textes en français et en anglais.

○
Théories contemporaines du changement sémantique, Louvain (Belgique), Peeters, 2001, 183 p.

Au sommaire notamment : L'évolution lexicosémantique : explications traditionnelles et propositions nouvelles (A. Rousseau) ; Changement de sens et déterminisme socioculturel (V. Nyckes) ; Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical : aspect onomasiologique (P. Koch).

Langue française

DUBOIS DE MONTREYNAUD, Jean-Marie, *Pour l'amour du français*, préf. Jean-Pierre Collignon, Paris, Glyphe & Biotem, 2001, 427 p., ISBN 2-911119-25-8

Première partie : Lexique des locutions et mots courants ou inhabituels, parfois employés avec une erreur de sens, d'orthographe, de grammaire ou de typographie. Deuxième partie : Notions utiles (règles grammaticales) et précisions complémentaires sur des cas cités dans la première partie ou qui ont des points communs avec eux.

○
GROS, Béatrice, *Les 100 pièges de la langue française*, Levallois-Perret (Hauts-de-Seine), Jeunes Éditions, 2001, 200 p., ISBN 2-84472-163-X

Un guide pour s'autocorriger sans avoir à réapprendre toute la grammaire grâce à la liste des

fautes types, des explications et des exemples.

Langues étrangères

BALLARD, Michel, *Le nom propre en traduction : anglais-français*, Gap, Ophrys, 2001, 231 p., ISBN 2-7080-0990-7

Étude consacrée aux difficultés de traduction du nom propre, son degré de préservation, sa grammaire et son insertion textuelle.

○
DUVILLIER, Michèle, *Les mots-clés du tourisme et hôtellerie, espagnol : BTS, IUT, DEUG, formations tertiaires, cadres d'entreprises*, Nouv. éd., Rosny-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), Bréal, 2001, 128 p., ISBN 2-84291-830-4

L'essentiel du vocabulaire touristique et des métiers du tourisme classé en cinq grands thèmes : modes de transport, espaces géographiques, modalités pratiques, vie quotidienne et activités touristiques. La ou les traductions possibles sont présentées dans une phrase en allemand de mise en situation.

Médecine

QUEVAUVILLIERS, Jacques et Abe FINGERHUT, *Dictionnaire médical*, 3^e éd. rev., Paris, Masson, 2001, 1 728 p., ISBN 2-294-00582-1

Plus de 30 000 entrées, indiquant les définitions des termes du langage médical réactualisé, traduction en anglais des entrées secondaires, les synonymes. En annexe : abréviations médicales français-anglais, tableaux des termes avec un lexique anglais-français.

○
Words : sciences de la santé, Didier Carnet, Gérard Foucher, Paul Walker, Louis Jeannin, Paris, Ellipses-Marketing, 2001, 364 p.

Dictionnaire thématique anglais-français des sciences de la santé.

POSITIONNEMENT ET MARKETING DES LANGAGIERS

Des grands mots pour de tout petits maux

par Benoît Le Blanc

En affaires, la langue passe au mieux pour un élément clé d'une bonne communication, au pire, pour un élément superflu, qu'il vaut mieux remplacer par des images.

Qu'on accepte ou non cette tendance parfois extrême à privilégier le visuel et à marginaliser le texte, il faut bien reconnaître à l'image une qualité : elle séduit. L'image se vend bien parce qu'elle comble des besoins trop humains : besoins de stimulation, de divertissement, d'esthétique et d'évasion. En ce sens, les gens de l'écrit que nous sommes doivent se faire complices de l'image, et s'en servir pour mettre en valeur notre activité.

La publicité a encore besoin du mot, certes, mais c'est le mot qui a surtout besoin d'elle. Notre profession a soif de marketing. C'est une question de statut socioéconomique, de qualité de revenus et d'employabilité, d'épanouissement personnel et de défi professionnel, même, en ce sens qu'une meilleure visibilité et une plus grande reconnaissance de notre polyvalence intrinsèque accroissent d'emblée la variété des travaux.

Se vendre n'est sûrement pas le premier réflexe du langagier, mais il s'agit moins de se vendre que de se positionner. De faire son propre marketing. Or, le marketing, c'est tout ce que l'on fait ou ne fait pas, ce que l'on dit ou ne dit pas, ce que l'on écrit ou n'écrit pas et qui nous définit d'entrée de jeu auprès de nos clients et partenaires d'affaires. Qui leur indique que l'on sait faire quelque chose qui correspond à de « vrais besoins en communications ». Qui leur dit qu'on leur apporte des solutions à de vrais problèmes, même inexprimés ou mal cernés. Des solutions qui

valent largement ce qu'elles coûtent et que le client est disposé à payer.

Faire notre marketing comme langagiers, c'est traduire nos services en solutions qui combinent de « vrais besoins », nous établissant non plus comme des vendeurs de mots, mais comme des experts-conseils.

Pourquoi parler de « vrais besoins » ? Pour distinguer les objectifs du client des tactiques qu'il emploie pour les atteindre. Ainsi, traduire un communiqué de l'anglais au français, c'est une tactique visant certains objectifs : par exemple, mobiliser les employés en vue d'une fusion, les convaincre de son bien-fondé et, finalement, veiller à la préservation de sa part de marché. Vu sous cet angle, le moindre petit communiqué a un lien avec les résultats de l'entreprise. Or, c'est justement ce lien vital que nous devons mettre en relief afin que s'impose la vraie valeur de notre travail et que nous obtenions toute la reconnaissance professionnelle et socioéconomique à laquelle nous aspirons.

Que ce soit à son profit personnel ou par souci élémentaire de contribuer à l'avancement de facto des professions langagières, chacun de nous a intérêt à se bâtir un plan marketing et un positionnement à sa mesure. Bien entendu, le rapport client et les possibilités d'accès aux renseignements stratégiques sur les grands objectifs d'une entreprise varient radicalement selon que l'on est pigiste ou président de cabinet. Mais quels que soient le donneur d'ouvrage et les services que l'on offre, il y a des questions de fond à se poser et des réponses précises à trouver.

Voyons la situation suivante :

Ma carte professionnelle indique que je suis traducteur mais, en réalité, je prodigue une foule de services connexes à la fois essentiels pour mes clients et lucratifs pour moi : aide à la rédaction, révision, services-conseils, recherche et documentation terminologiques, etc. Je me trouve donc à gérer des projets de traduction ou de communications pour le compte de mes clients. Voici quelques pistes de réflexion pour bien définir un plan de positionnement :

Quels sont les services que je suis prêt à intégrer à ma gamme de solutions ?

Quels sont les services que je préférerais ne pas offrir ?

AI-je étudié la valeur de tous mes services sur le marché et me suis-je doté d'une grille tarifaire à la fois rentable et concurrentielle ?

Tous mes clients sont-ils au courant de tout ce que j'offre et savent-ils combien mes tarifs sont concurrentiels ?

Est-ce que je prends l'initiative de leur présenter la diversité de mes ressources ou est-ce que je me borne à réagir aux demandes qu'ils m'adressent ?

Est-ce que je m'assure de faire des rappels périodiques pour qu'ils pensent spontanément à moi au besoin ?

Est-ce que je décèle rigoureusement les occasions de faire ce genre de rappels ou d'interroger les clients sur leurs besoins ?

AI-je réfléchi à une stratégie qui correspond à mes intérêts et à mon éthique à la fois ?

Est-ce que mon positionnement englobe aussi mes compé-



tences principales et mes qualités professionnelles distinctives, ma « marque » ?

AI-je un réseau de collaborateurs à titre régulier ou occasionnel ? Le cas échéant, les membres de ce réseau sont-ils au courant de toute ma gamme de solutions et des autres éléments de mon positionnement ?

Inversement, est-ce que je peux obtenir de ces partenaires naturels des services complémentaires pour répondre à certains besoins de mes clients ? Est-ce que je peux offrir à mes clients de leur procurer d'autres services et de coordonner le travail d'autres collaborateurs moyennant un tarif horaire concurrentiel ?

Est-ce que je profite pleinement de toutes les occasions de me positionner auprès de divers auditoires, par exemple en me dotant d'une signature visuelle ou vocale ou d'un énoncé de positionnement qui communique bien tout ce que je propose, ou encore en intégrant une brève description de mon offre au bloc-signature de mes courriels ou au message d'accueil de ma boîte vocale ?

La liste pourrait s'allonger, mais elle suffit à donner une idée du genre de réflexion à laquelle tout langagier peut et doit désormais se livrer s'il veut se tailler une place de choix dans l'industrie et connaître le succès. Et n'oublions pas que chaque message et chaque initiative à cet égard constitue un pas de plus vers le plein essor de nos professions. »

Mémoire de traduction cherche utilisateurs



Fast and simple!

Qui l'eût cru? L'arrière-arrière-petit-neveu de Jean-François Champollion, celui-là même qui parvint à déchiffrer le mystère des hiéroglyphes sur la pierre de Rosette avec, et j'insiste, UNE traduction du même texte en grec et en démotique, a créé un outil de mémoire de traduction appelé WordFast qui exploite le langage des macros dans le traitement de texte Word. Toute ressemblance avec Trados est purement fortuite, semble-t-il... Une entrevue avec Yves Champollion à lire dans *Language International*, édition d'octobre 2001. Pour télécharger gratuitement la plus récente version de WordFast, rendez-vous à <http://champollion.net>. Dans le même numéro, Flavia Timiani Grant nous propose un article sur l'essor prodigieux du marché des jeux vidéo (qui s'élèvera à 13,2 milliards de dollars US en 2005) mais aussi sur les thèmes frappés d'interdit en Allemagne, seul pays européen où la violence et les contenus racistes sont censurés dans les jeux vidéo. On trouvera aussi dans l'article une description générale des critères à respecter pour faciliter la localisation des jeux vidéo (qui mériteraient d'être appliqués plus souvent). (É. P.)

Études de cas sur les faux amis par Michel Ballard et la traduction journalistique anglais-français par Delphine Chartier

Lebende Sprachen, 2^e trimestre 2001. Qui ne connaît pas les difficultés de traduction que représentent, parmi bien d'autres,

versatile ou *address*? Les *faux amis*, de Michel Ballard (Paris, Ellipses, 1999), présenté par John D. Gallagher, est un ouvrage de référence à visée didactique qui s'adresse également aux traducteurs chevronnés. Toutes les unités lexicales figurant à la nomenclature du dictionnaire font partie de la langue commune du 20^e siècle : *capacity*, *distracted*, *formality*, *matron*, *racy*, *seizure*, etc. Outre le classement par ordre alphabétique, cet ouvrage comprend des articles descriptifs. La plupart des lexies étudiées sont des termes de haute fréquence, mais on y trouvera ici ou là des vocables rares et littéraires tels que *commodious*, *onerous* et *viands*. La plupart des articles s'agrémentent d'exemples destinés à montrer les mots en action. Les citations littéraires proviennent presque exclusivement de textes rédigés entre 1800 et la fin du 20^e siècle. Ceux de la presse écrite proviennent d'un large éventail de publications (*Le Monde*, *Newsweek*, *The Economist*, *The New York Times*, etc.). Fait particulier à souligner, tous les exemples sont traduits et dans l'ensemble d'un excellent niveau.

Dans la même veine, l'auteur recense également *La traduction journalistique anglais-français*, de Delphine Chartier (Presses Universitaires du Mirail, 2000), qui s'adresse en priorité aux traducteurs novices. Cet ouvrage est constitué de chapitres répartis par centres d'intérêt (Politique, Justice, Sciences, Arts, etc.), les sujets abordés allant du pop art à la chasse à courre, en passant par les enjeux juridiques de l'informatique. Les articles contiennent bon nombre de mots et d'expressions de création récente, y compris des termes techniques difficilement trouvables dans les dictionnaires actuels.

Ce numéro renferme également la seconde partie du glossaire allemand-français de l'internet, fort exhaustif, qui est doté d'un index d'acronymes et d'abréviations anglais (la première partie du glossaire a été publiée dans le volume LS, 1^{er} trimestre 2001). (D. L.)



Traductions poétiques et les Antilles en traduction

Le vol. XII, n° 1, premier semestre 1999 de *TTR* contient un numéro sous le thème de Poésie, cognition, traduction I, préparé sous la direction d'Annie Brisset. Dans ce numéro, Barbara Folkart présente un article sur la nature cognitive de la poésie qui consiste à rechercher la ou les vérités, et non pas à « faire joli ». Paul Bensimon examine le rôle des figures et des métaphores en traduction poétique dans le respect de l'intégrité textuelle des poèmes et non pas de leur simple forme. Lucie Bourassa reconstruit la théorie du langage mallarméen à travers ses traductions de quelques poèmes d'Edgar Allan Poe (notamment *Ulalume* et *The Bells*). Serge Gavronsky s'intéresse à la muse mallarméen dans les écrits du grand poète américain Louis Zukofsky et montre la présence manifeste du poète français dans l'œuvre zukofskienne

et de son influence déterminante. Dans un autre numéro, vol. XIII, n° 2, 2^e semestre 2000, *TTR* nous propose un dossier sur les Antilles en traduction, sous la direction d'Anne Malena. À noter les contributions de George Lang sur la traduction en et vers les créoles antillais, de Richard Watts sur la traduction des cultures et de la lecture des paratextes, et d'Anne Malena sur les migrations littéraires, en général, et sur celle de Maryse Condé dans l'univers de Emily Brontë, en particulier. (É. P.)



La traduction des anglicismes francisés dans l'œuvre de Jacques Ferron

Dans la plus récente livraison de *Meta* (vol. 46, n° 3, septembre 2001), citons l'article de Richard Patry sur l'impossible traduction en anglais du vocabulaire anglais francisé dans l'œuvre de Jacques Ferron (comme c'est le cas de « gagnestères »). Un article aussi d'Ana Rojo et Javier Valenzuela sur la traduction des verbes de mouvement anglais en espagnol. María Eduardo Keating étudie et critique la traduction des versions ibériques de *La vie mode d'emploi*, de Georges Perec. Enfin, signalons un article de Mark Shuttleworth sur le rôle de la théorie dans la formation des traducteurs. (É. P.)

Didier Lafond
Éric Poirier, trad. a.

Avec le logiciel par corpus MultiTrans Pro^{MC}

Réalisez des traductions de première qualité

...tout en économisant temps et argent!

MultiTrans Pro^{MC} Tout un coup de main!

Chaque domaine et secteur d'activité possède une terminologie qui lui est propre, des expressions particulières qui reviennent régulièrement. Le logiciel de traduction assistée par ordinateur (TAO) MultiTrans Pro^{MC}, vous permet de créer des corpus de documents déjà traduits et des banques terminologiques multilingues pour chaque secteur spécialisé. Il vous permet également d'automatiser certaines tâches!

Vous pouvez rechercher automatiquement un mot, une expression ou une phrase dans un corpus donné et consulter ensuite le texte intégral du document de référence. Vous pouvez ainsi replacer chaque expression traduite dans son contexte!

Des capacités époustouflantes ...au bout des doigts!

MultiTrans Pro^{MC} comporte trois modules destinés à augmenter votre vitesse de traduction tout en assurant la cohésion maximale de vos textes – c'est votre « assistant virtuel », quoi!

1 TransCorpora^{MC}

Le module TransCorpora^{MC} est un outil de recherche exclusif d'une très grande puissance. Il vous permet de mémoriser vos traductions prioritaires et d'y effectuer ensuite des recherches plein texte.

2 TermBase^{MC}

Le module TermBase^{MC} vous permet de créer et de gérer vos propres banques de données terminologiques multilingues.

3 TransTerm^{MC}

Le module TransTerm^{MC} permet d'effectuer une prétraduction et d'identifier la terminologie connue dans un document à traduire.



Qualité
Cohérence
Convivialité!

Profitez-en...dès maintenant!

Pour télécharger une version démo de MultiTrans^{MC}, ou si vous désirez de plus amples informations, visitez notre site à:

www.multicorpora.ca

Pour vous procurer une version téléphonez-nous 1 819 778-7070 ou sans frais au Canada et É.U. au

1 877 725-7070

Le « cygne » des Carpates : Carmen Sylva, la reine traductrice de Roumanie

par Iulia Mihatache



« Je voudrais un beau nom de poète, mais parce que je suis en Roumanie, au milieu d'un peuple latin, j'ai besoin d'un nom latin. Ce nom doit pourtant me rappeler mes propres origines. [...] En allemand, je m'appelle « le chant de la forêt » et en latin *Carmen Sylva*, mais *Sylva* n'a pas l'air d'être un vrai nom ; je me servirai d'une petite faute pour m'appeler Carmen Sylva. »

Elisabeth de Wied (1843-1916), épouse de Charles de Hohenzollern, qui fut Prince et plus tard premier roi de la Roumanie, était une belle femme, intelligente, énergique, sensible et d'une majesté digne, telle que les photographies ou les écrits de l'époque nous la présentent. Le plaisir de l'art et la joie de l'écriture ont côtoyé, tout au long de sa vie, la souffrance provoquée par la perte de son enfant unique, la peine de l'exil à Venise et puis dans un château du Nord, tout comme l'amertume de voir, vers la fin de sa vie, son pays natal, l'Allemagne, faire la guerre à la France qu'elle chérissait tant. En qualité de princesse et plus tard de reine de la Roumanie, elle avait l'habitude de signer ses lettres ou ses autographes *Elisabeth*, si elle écrivait en français ou en allemand, et *Elisaveta*, si elle écrivait en roumain. En littérature, elle signait Carmen Sylva, nom de plume qu'elle avait choisi avec l'aide du médecin du palais royal, le général

Theodor. Sous ce pseudonyme et parfois sous un autre (elle signe, par exemple, E. Wedi lors de ses traductions en allemand des poètes roumains Mihai Eminescu, Vasile Alecsandru, Dimitrie Bolintineanu et Iacob Negruzzi), la reine publiera, en allemand, français, roumain et anglais, « des romans, des nouvelles, des drames, des poésies, des pensées, toujours conçues dans la fièvre, écrites dans la hâte extrême ; dans l'effort épuisant pour étreindre le plus rapidement possible tout l'inexprimé qui jaillissait à flot d'imagination ». Inspiration romanesque, noblesse philosophique, sensibilité poétique, inspiration nationale et populaire, ce sont quelques-uns des traits qui reconstituent son portrait d'écrivaine et de traductrice.



Karl Eitel de Hohenzollern-Sigmaringen (1839-1914), fils de Karl Anton de Hohenzollern-Sigmaringen et de Joséphine, devient le Prince Carol I de la Roumanie en 1866 et se marie en 1869 à Elisabeth-Pauline-Otilie-Luise de la Maison de Wied, l'une des plus prestigieuses Maisons royales européennes. Le couple a un seul enfant, la princesse Marie, qui meurt à l'âge de quatre ans, perte

dont Elisabeth ne se remettra jamais. Pour se consoler de la mort de sa fille, Elisabeth s'impliquera de plus en plus dans les affaires de son pays adoptif. Elle aidera à l'établissement d'hôpitaux, d'orphelinats, de maisons de repos et d'écoles, elle fondera des galeries d'art et des écoles d'art et, surtout, elle apprendra le roumain pour traduire plus tard des contes et des récits folkloriques (*Fairy Tales of Pelesh, Tales From the Carpathian Mountains, A Real Queen's Fairy Book, Tales of a Queen, Le Pic aux regrets. Conte roumain*). L'amour pour le Rhin, dont elle ne se sera plus délecté la vue après son mariage avec le Prince Carol I, sera symboliquement transposé dans la traduction allemande des ballades et des contes de fées roumains qu'elle aurait recueillis elle-même. Son intention de faire connaître, par la traduction, le folklore roumain à l'étranger, à une époque où la Roumanie était à ses débuts d'État souverain et la langue nationale en pleine affirmation, rappelle les efforts des classiques et des romantiques allemands pour produire des œuvres propres et des traductions destinées à enrichir la langue maternelle allemande et à en faire une langue libre et ouverte. Carmen Sylva envisage, dans les termes de Schleiermacher, de porter le lecteur vers le texte source (en ce cas le public allemand vers les textes roumains), ce qui définit l'acte de *traduction source*. En effet, Zimmermann appuie ce jugement par son analyse des *Pensées d'une reine*, livre couronné par l'Académie française en 1888 :

« The Queen is especially proud that she has succeeded in writing her aphorisms in French, the lan-



guage "par excellence" of epigram. "Not", she said to me "because I have done so in a language foreign to me; after all, anyone can acquire a language; but I am pleased because I think, and I have been told, that I have acquired the Latin condensed and finished mode of expressing thought." She explained to me that it had been by no means easy to her to acquire this Latin accuracy; but she believes that living among a Latin people has been of benefit to her artistic development. The Latins have a precision and clearness of thought lacking to the Germans; if that could only be grafted on German depth and sentiment, then the Queen believes an excellent mixture could be obtained »

Si nous gardons à l'esprit l'influence des écrits anthropologiques contemporains sur la traduction, nous pourrions dire que la reine fait en quelque sorte le voyage d'un anthropologue. Carmen Sylva, dans un journal de voyage publié en 1904 (*Sur le Danube : 27 avril - 3 mai 1904*), fait des comparaisons de nature linguistique, ethnographique, comportementale entre les Roumains et les habitants des pays voisins (Hongrois, Serbes, Russes, Bulgares). Cela n'est pas dépourvu d'importance pour son métier de traductrice, puisque c'est par la comparaison avec l'Autre, par la confrontation avec d'autres

croances ou idéologies, par le questionnement de ses propres principes, que se déclenche la réflexion et s'accomplit l'expérience gnoséologique de la traduction.

Pour Carmen Sylva, l'euphonie ou l'orthonymie du texte est une exigence de style et elle témoigne du talent de l'écrivain. Tout texte littéraire, original ou en traduction, doit émouvoir le public et révéler la musicalité de « la lettre » : « [...] et ma surprise — disait, dans son *Journal intime*, son ami écrivain, Pierre Loti —, fut grande de voir que ce qu'elle lisait en français était écrit en allemand. Il eût été impossible de le deviner, car il n'y avait aucune hésitation dans sa lecture charmante et même ses phrases improvisées étaient toujours harmonieuses. [...] Je l'ai entendue une fois accomplir le même tour de force de traduction avec la langue roumaine. Elle lisait une vieille ballade des montagnes et, à livre ouvert, la transposait en un français rythmé qui paraissait être de la poésie ».

C'est au château Peles de Sinaia, où l'on croisait alors au fil des pages l'impératrice d'Autriche Sissi ou l'actrice Sarah Bernhardt, que Loti rencontre pour la première fois Carmen Sylva. Le château, situé au pied des montagnes, avait été choisi comme résidence d'été par la famille royale. Dans la Salle de musique, transformée par la reine Elisabeth en salon de rencontres littéraires et musicales auxquelles le grand compositeur roumain, Georges Enesco, était souvent invité, on peut admirer les toiles de Dora Hitz, qui illustrent des contes de fées allemands versifiés par Carmen Sylva, tout comme les vitraux qui évoquent des légendes populaires roumaines.

Éprise de littérature française, Carmen Sylva a énormément admiré *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti, livre qu'elle a traduit en allemand durant l'été 1887, à l'époque où elle a invité l'auteur à venir au château de Peles. La rencontre entre la reine Elisabeth et Loti est théâtrale. Celui-ci est ébloui par la magnificence du château et séduit par la beauté de la reine qui lui paraît un cygne, une fée vêtue de blanc. C'est dans la lettre du 28 août 1887, adressée à Loti, que Carmen Sylva raconte les joies que lui procure la traduction de *Pêcheur d'Islande* (*Islandfischer* en traduction allemande) :

« Je suis tout occupée de vous en ce moment, car je me suis mise à traduire *Pêcheur d'Islande* en al-



lemmand. Depuis avant-hier il y a déjà une quarantaine de pages et vous ne pouvez vous figurer avec quelle jouissance intime je vous suis pas à pas, en tâchant de faire une copie toute fidèle. Je suis seulement prise de la crainte que vous n'en ayez déjà permis la traduction à quelqu'un d'autre. J'en serais inconsolable, car je voudrais avoir la joie de vous offrir à mon beau pays natal, où il y a bien des âmes d'élite ne connaissant pas votre langue. Je tâche de prendre mon meilleur pinceau et mes plus belles couleurs, pour vous faire

justice, et je pousse des cris de joie et je tremble d'excitation quand il s'agit de rendre mes passages favoris. »

Dans une autre lettre adressée à Loti le 21 octobre 1887, Carmen Sylva évoque un autre idéal de la traduction, qui serait celui de traduire « la vérité » du texte source :

« Nous corrigeons les épreuves de *Pêcheur d'Islande*. Il est dommage que vous ne sachiez pas l'allemand. Vous jouiriez de vous voir traduit de façon aussi vraie [...] ».

En 1891, Loti rend de nouveau visite à la reine, à Venise, où elle fut envoyée en disgrâce par son époux, le roi Carol I, et installée à l'hôtel Danilii avec une petite suite. La reine parrainait l'union de sa fille d'honneur et poète, Hélène Vacaresco (roumaine), avec le prince héritier Ferdinand, neveu du roi Carol I, ce qui était jugé imprudent et dangereux par la Cour. Avant qu'elle ne fût séquestrée et que toute autre visite devint impossible, Loti fera dans *L'exilée* le récit de l'exil de la reine (le roman fait scandale en Roumanie) et, à la suite de cette publication, leur correspondance sera interdite par le roi. Carmen Sylva et Loti renoueront leur correspondance vingt ans plus tard, par l'intermédiaire de Léopold Stern. En 1917, après la mort de Carmen Sylva, Loti prendra le parti de sa noble amie et la défendra, pour une deuxième fois, dans *l'Horreur allemande*. ☞

Références

- LOTI, P. (1960), *L'exilée*, Paris, Calmann-Lévy (éditeurs).
STERN, L. (1931), *Pierre Loti et Carmen Sylva*, Paris, Ed. Bernard Grasset.
ZIMMER, H. (1884), « Carmen Sylva, Queen of Romania », dans *The Century*, vol. 28, n° 4/août, New York, The Century Company, p. 524-533.



CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES TRADUCTEURS
WORLD CONGRESS OF THE INTERNATIONAL FEDERATION OF TRANSLATORS

Plan NOW and reserve August 2002 for the FIT World Congress in Vancouver!

XVI World Congress of the International Federation of Translators August 7 - 10, 2002 Vancouver, British Columbia, Canada

The International Federation of Translators (FIT) is a federation of translators' associations around the world with member bodies in nearly 50 countries on five continents. As a non-government organisation, FIT enjoys Category A status with UNESCO. Its activities include holding a world congress of more than 600 international delegates every three years, to which the Canadian Translators and Interpreters Council (CTIC) sends an official delegation.

The 2002 FIT World Congress will bring together translators and interpreters from around the world and create a unique opportunity for Canadian translation and interpretation professionals to meet, network with and explore business opportunities with their international counterparts. The Congress will also serve as a showcase for the expertise, quality and experience of Canadian translators, terminologists and interpreters. It has been 24 years since Canada held its last FIT Congress, the 8th World Congress in Montréal in 1977. The time for Canada to be at the centre stage of this rapidly developing profession is long overdue.

Set in Vancouver, a sophisticated city with traditional West coast hospitality, the 2002 FIT World Congress will offer you:

- professional development in more than 70 plenary and concurrent sessions
- global networking with participants from more than 32 countries
- scenic attractions, shopping and world class entertainment - enjoy the Rocky Mountains, Granville Island, Festival Vancouver, whale watching and aboriginal experiences that are uniquely British Columbian!

TRANSLATION: NEW IDEAS FOR A NEW CENTURY

The Congress theme will be addressed through the following streams:

- * Literary Translation
- * Translation Studies
- * Specialties in the Translation Profession: scientific, technical, legal and commercial
- * Specialties in the Interpreting Profession: conference, court, medical and community
- * Terminology
- * Localization
- * Multi-media
- * Technology and Translation
- * Ethics, Status and Future of the Profession

Early bird registration: CDN\$550 + GST until March 31, 2002

For further information, point your browser to <http://www.fit2002.org>



Metafore e giochi di parole nella traduzione dei fumetti

Nei fumetti il meccanismo del gioco di parole si basa spesso sulla lettura divergente di una struttura linguistica, che attiva due interpretazioni possibili, una legata all'immagine, l'altra derivante dal testo scritto. L'effetto cercato è determinato dalla sequenza o dalla contiguità di elementi narrativi verbali e visivi. (Zanettin — 1998)

di Gianluca Marvulli

Nei fumetti comici la polisemia è spesso il mezzo degli effetti umoristici. La vignetta di Mueller nella figura 1 è un ottimo esempio. La battuta scaturisce dalla possibile interpretazione della parola vacuum, nel senso di «vuoto», senso in cui compare nell'espressione metaforica anglofona «to live in a vacuum» («vivere nel vuoto», in una condizione di isolamento verso il mondo esterno) ma anche nell'altro senso, quello concreto, e cioè come abbreviazione di vacuum cleaner, «aspirapolvere».



Fig. 1

L'effetto comico è provocato dalla contrapposizione tra l'interpretazione letterale del testo verbale, legata ad uno dei due sensi del termine vacuum, e dal riconoscimento dell'espressione figurata in cui compare il termine vacuum nel suo altro senso. Si propongono così, su due livelli di comunicazione paralleli, due

interpretazioni possibili dello stesso termine, la prima suggerita dal contesto verbale (senza il disegno l'interpretazione metaforica dell'espressione verrebbe naturale), la seconda suggerita dall'immagine. La contrapposizione è tra il senso figurato di un'espressione e la rappresentazione grafica del senso paradossale a cui si presta un'interpretazione letterale di tale espressione. Perché una traduzione mantenga l'effetto umoristico è necessario che la comunicazione verbale nel testo scritto di arrivo mantenga un rapporto con l'immagine. Una soluzione possibile consiste nel far ricorso all'espressione «dovresti aspirare a qualcosa di meglio». Tale traduzione mantiene il carattere surreale della vignetta anche se non si basa più su un'interpretazione letterale di una metafora ma solamente sul legame semantico e formale tra il verbo «aspirare» e il sostantivo composto evocato dall'immagine (aspirapolvere). (Zanettin 1998)

Nel primo esempio si trattava della rappresentazione grafica di uno dei sensi di un'espressione polisemica. Nell'altro esempio, la difficoltà della trasposizione linguistica è legata alla non perfetta traducibilità dell'espressione inglese «vivere sulla nuvola nove» nella seguente vignetta di Gary Larson. Poiché non abbiamo nella maggior parte delle altre lingue un'espressione simile alla metafora inglese, legata alle nuvole, la variante più vicina potrebbe essere quella del «settimo cielo». La vignetta si chiamerebbe dunque «Vita al sesto cielo».



Fig. 2

In molti altri casi neanche la creatività e l'assiduità nella ricerca del traduttore di espressioni analoghe o simili, gli consentono di poter riproporre con sufficiente logica il rapporto tra disegno ed espressione linguistica.

In questo caso è auspicabile, invece di una traduzione letterale, la non traduzione della vignetta e l'utilizzo di una nota traduttiva-esplicativa della relativa espressione. I fumetti comunicano attraverso un linguaggio specifico, nel quale il codice verbale e quello non verbale sono integrati in un linguaggio unitario, in cui tendono a fondersi i confini tra il valore altamente simbolico e convenzionale del testo scritto e il valore iconico e referenziale delle immagini (cfr. McCloud 1993). Spesso è possibile riconoscere, e ciò rappresenta al tempo stesso per il lettore un viaggio interessante nella cultura di origine del fumetto tradotto, tracce di espressioni o modi di dire che, se pur riproposti in altra lingua, traspaiono nella loro forma originaria.

Sommaire

Métaphores et jeux de mots dans la traduction des bandes dessinées

La superposition, dans un phylactère à objectif humoristique, d'au moins deux interprétations possibles rend la tâche du traducteur encore plus difficile : il lui faut trouver non seulement une formule linguistique laissant la porte ouverte à l'humour par la polysémie, mais aussi un moyen de transmettre la part visuelle, liée à l'image et à son traitement par l'auteur.

Si Gianluca Marvulli, traducteur italo-phonétique de textes économiques et commerciaux qui vit en Allemagne, n'est pas spécialisé dans la traduction de bandes dessinées, il s'est penché sur ce problème et s'appuie sur les théories émises par Zanettin (1998) et McCloud (1993) pour nous montrer, à partir de deux exemples, que le traducteur doit transposer, inventer et faire preuve d'imagination — comme l'auteur lui-même — pour franchir au mieux cet espace interculturel.

MultiTrans, un outil nouveau genre

par François Lavallée, trad. a.

Aux logiciels de traduction automatique (TA), ont succédé au cours de la dernière décennie les outils de traduction assistée par ordinateur (TAO) et principalement les « mémoires de traduction » (MT).

Tout récemment sont entrés sur le marché deux nouveaux produits québécois qui sortent de ce continuum et dont les concepts s'avèrent très prometteurs, à savoir MultiTrans et LogiTerm. Nous vous proposons ici pour commencer un survol de MultiTrans¹.

MultiTrans comporte deux grands volets. Un premier que je qualifierais de « repérage » (appelé « fonction TransCorpora » par les concepteurs) et un second que je qualifierais de « méga-recherche-remplacement » (baptisé « fonction TermBase »).

Repérage

Le repérage est basé sur un outil encore trop méconnu appelé le biteme² (« corpus » dans le jargon de MultiCorpora). Il s'agit de textes déjà traduits qui sont « alignés » de telle sorte que l'on peut voir les deux versions en même temps dans des fenêtres distinctes.

La « fonction TransCorpora » de MultiTrans consiste à balayer votre texte à traduire et à surligner tous les passages qui se trouvent aussi dans le corpus, celui-ci étant donc constitué de nombreux bitemes réunis. Ce processus se fait à l'intérieur même de votre document Word. Peuvent être surlignés des syntagmes de deux mots ou plus ou des phrases entières. Ensuite, une fonction d'extraction vous permet de consulter rapidement le biteme pour savoir comment la phrase ou le syntagme en question a été traduit dans le texte de référence, puis d'insérer la traduction choisie dans votre texte en un tournemain si elle vous convient.

Méga-recherche-remplacement

Imaginez que vous puissiez faire une énorme opération globale de re-

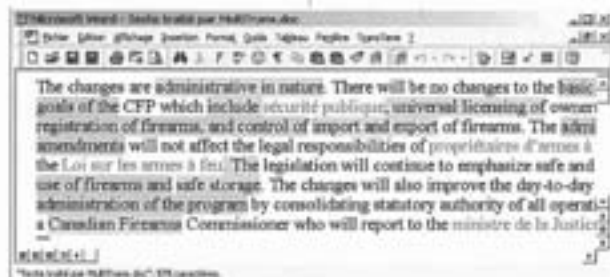
cherche-remplacement sur l'ensemble de votre texte à traduire à partir de votre lexique terminologique personnel. C'est en gros la « fonction TermBase ».

Les avantages sont évidents. Plus besoin de chercher le libellé exact de tel titre de loi ou de programme, plus besoin même si vérifier si tel terme est dans votre fichier terminologique : tout sera automatiquement repéré et inséré. Rapidement, on en vient d'ailleurs à une nouvelle conception du fichier terminologique, dans lequel on se met à faire des fiches d'expressions fréquentes mais non nécessairement lexicales, comme *in the last few years* = **au cours des dernières années**. On peut aussi facilement alimenter le lexique de phrases entières si celles-ci s'avèrent répétitives, pour arriver à un résultat assimilable à une mémoire de traduction.

Les inconvénients, cependant, sont aussi nombreux. Par exemple, pour profiter au maximum du processus, il faut penser à faire des fiches distinctes pour les formes singulier et pluriel de chaque terme, et d'autres encore pour les sigles. On en arrive ainsi à un certain éclatement de la base de données terminologiques, qui risque de perdre de son unité et de sa cohérence par rapport aux fiches telles que vous les connaissez actuellement.

La « fonction TermBase » donne un résultat qu'il est maintenant convenu d'appeler « prétraduction ». Il s'agit de votre texte en langue de départ émaillé de quelques « bouts traduits ».

La prétraduction est très utile si vous travaillez dans un domaine nouveau et si vous avez un lexique. Le contenu de celui-ci sera « plaqué » automatiquement sur votre texte de départ. Plus besoin de chercher. Si par contre vous connaissez déjà la plupart des termes et leurs équivalents parce que le texte est peu spécialisé ou parce que vous avez l'habitude du domaine, l'utilité réelle de la prétraduction se limite aux termes assez longs. Vous serez bien heureux que l'ordinateur vous serve un



Texte traité par MultiTrans. Sont surlignés (mais non traduits) les passages qui ont été repérés dans le corpus de référence. Un simple clic du bouton droit de la souris sous permet de consulter ce dernier et d'insérer la traduction si on le désire. En rose, les mots « prétraduits », trouvés dans la base de données terminologique.

plateau *Convention relative au dédouanement dans les transports internationaux de marchandises par véhicules routiers*. Pour Nations unies, en revanche, vous risquez de perdre plus de temps à « gossier » le texte qui précède et suit ces deux mots pour les préserver qu'il n'en faudrait pour les retaper carrément. Mine de rien, cet aspect peut faire fondre dans une mesure impressionnante le taux de remplacements vraiment utiles³.

Améliorer la qualité, oui; gagner du temps, peut-être

Un logiciel comme MultiTrans permet certainement d'améliorer l'uniformité et la qualité. En contexte de sous-traitance ou de travail d'équipe, on pense tout de suite au traducteur peu expérimenté, qui connaîtra les choix et solutions de ses prédécesseurs presque sans lever le petit doigt. Pensons aussi au nombre de fois où, pris dans le feu de l'action, on ne prend pas nécessairement le temps d'aller consulter toute la documentation de référence qui pourrait exister; cette opération se fait maintenant toute seule et permet très souvent de faire des trouvailles intéressantes.

Quant aux gains de temps, cependant, ils pourraient être moins systématiques quand on y regarde de près. Pour la « fonction TransCorpora », il y a gain de temps si vous avez l'habitude de dépouiller longuement et systématiquement des documents de référence; il est d'ailleurs très agréable

de faire dépouiller par MultiTrans la documentation fournie par le client pour un texte donné en étant assuré que toute la terminologie utile et tous les passages similaires seront repérés. Pour la « fonction TermBase », on se reportera à ce qui précède au sujet de la prétraduction.

Encore quelques plus...

Le plus impressionnant dans MultiTrans, c'est son ergonomie et sa simplicité. Le logiciel est facile à comprendre et agréable à utiliser. Le traducteur continue de travailler dans Word, et les interactions entre le traitement de texte et MultiTrans sont simples, rapides, voire ingénieuses. Mentionnons aussi un soutien technique très efficace.

... et quelques moins

Techniquement, la fonction d'alignement des textes connaît des ratés, de même que l'« arrimage » entre MultiTrans et Word par moments. Ces inconvénients ne sont cependant pas assez graves pour compromettre l'utilité globale de l'outil. ➤

1. Les commentaires qui suivent sont basés sur la version Light 1.112.433, la plus récente en novembre 2001, au moment où nous rédigeons ces lignes. À noter que MultiTrans est un produit qui semble évoluer rapidement.
2. Ce concept a été expliqué dans BÉLARD, Claude, « Éloge du biteme », *Circuit* n° 73, automne 2001.
3. D'ailleurs, pour gagner du temps de frappe, il existe déjà dans MS Word une fonction très utile, sous-exploitée... et gratuite, à savoir la « Correction automatique ».

La tarification à l'heure, un marché de dupes ?

L'idée de troquer la tarification au mot pour une tarification à l'heure est de plus en plus souvent évoquée dans nos milieux. Le but poursuivi par les tenants de cette option est évidemment d'améliorer le sort et le statut du traducteur. Cette mesure aurait-elle cet effet ? On peut en douter.

Dans l'article paru à ce sujet dans le numéro 73 de *Circuit*¹, on recommande notamment de « produire des statistiques fiables sur le rendement horaire moyen du langagier, de façon à fournir un point de repère et donner au tarif horaire une valeur quantitative convaincante ». Autrement dit, faire une règle de trois pour convertir le tarif au mot en tarif à l'heure. Si la conversion se fait sans heurt, on n'arrivera au mieux qu'à échanger un bonnet blanc pour un blanc bonnet.

J'ai bien dit « si ».

Car se pourrait-il que cet exercice salutaire donne des résultats inattendus si on s'y livre avec sérieux (ce qui suppose un calcul rigoureux du temps consacré à ses traductions) ? Il existe déjà une fourchette de tarifs au mot et une fourchette de tarifs horaires sur notre marché². À la lumière de ces chiffres, il n'est pas dit que le traducteur qui a une bonne productivité et qui est bien outillé y gagnerait à facturer son travail à l'heure. Suffirait-il, le cas échéant, de « convaincre le marché » d'augmenter la valeur reconnue au travail du traducteur en dollars/heure ? Bonne chance. La main invisible peut avoir la tête dure.

Il va de soi qu'un professionnel plus expérimenté, donc plus efficace et plus rapide, « vaut » plus à l'heure qu'un débutant qui traduit deux fois moins vite. La tarification au mot intègre automatiquement cet aspect, à l'avantage du client comme du traducteur. Pour qu'une rémunération horaire continue de refléter la valeur du travail de la même façon, il faut forcément passer par une augmentation périodique de tarif, opération qui ne contribue pas à la sérénité des rapports entre le professionnel et le client.

L'article précité propose d'ailleurs « des mécanismes de pondération pour que les langagiers "surperformants" [...] continuent de recevoir la rémunération correspondant à leur production ». Encore une fois, n'est-ce pas là reconnaître tout simplement que le nombre de mots demeure la base de la rémunération du traducteur ? Il y aurait « des » tarifs horaires là où il y a aujourd'hui « un » tarif au mot ? Le tarif horaire devient alors un paravent, une complication, un détour inutile.

La tarification horaire est souvent proposée comme parade à un phénomène dit de la « guerre des prix »³. De fait, il semble se développer actuellement un certain marché sur lequel les donneurs d'ouvrage incitent les traducteurs à consentir une baisse du tarif au mot pour des textes volumineux ou répétitifs⁴. Or, il existe des cas où les économies d'échelle sont bien réelles; c'est au traducteur de juger si le tarif proposé lui convient. De toute façon, dans ces cas, la tarification horaire aurait justement pour effet de réduire la facture totale. Alors en quoi nous avance-t-elle ? Les pressions des intermédiaires (car c'est d'eux qu'il s'agit, et non des clients) n'ont rien à voir avec le mode de tarification. Un tarif au mot se négocie aussi bien — ou aussi mal — qu'un tarif horaire, et vice versa.

La tarification horaire demeure une solution pratique pour certains types de mandats. C'est au client et au traducteur de convenir d'une formule qui convient aux deux. Mais faire miroiter une amélioration du statut du traducteur grâce au changement de son mode de tarification me paraît un leurre.

L'utilisation du mot comme unité de travail n'est pas avilissante. La valorisation de notre travail et l'établissement d'une relation de confiance passent par une foule de moyens indépendants du mode de tarification. Enfin, la tarification au mot ne constitue-t-elle pas pour les traducteurs un moyen de se démarquer ? Combien de professionnels, facturant à l'heure, peuvent garantir d'avance au client à combien se monteront leurs honoraires ? En fait de facteur favorisant la relation de confiance, il est difficile de trouver mieux.

François Lavallée, trad. a.

1. LE BLANC, Benoît, « La tarification horaire : enjeu professionnel ou stratégie d'affaires ? », *Circuit* n° 73, automne 2001, page 29.
2. Outre nos observations empiriques, on peut se référer au sondage interne mené périodiquement par l'OTTIAQ à ce sujet.
3. LE BLANC, Benoît, op. cit.
4. Je soumetts par ailleurs l'hypothèse qu'il s'agit en bonne partie d'un marché qui n'existait même pas il y a quelques années et dont l'éclosion n'a été rendue possible que par les nouveaux moyens que l'automatisation met à la disposition de notre profession. Se pourrait-il que ce marché coiffe le marché actuel, mais ne s'y substitue pas ? Le cas échéant, ce phénomène pourrait s'avérer moins menaçant qu'on voudrait nous le faire croire.

NE RESTEZ PAS hors circuit

Veuillez m'abonner à *Circuit*,
magazine d'information sur la langue et la communication

(un an, 4 numéros : 35 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada : 40 \$)
Chèque ou mandat à l'ordre de « Circuit OTTIAQ »

nom

adresse

code postal

signature

date

Circuit

Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec
2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 1S9
Télécopieur : (514) 845-9903

Maintenant offert en version électronique

UN ACCUEIL UNANIME DEPUIS SA PARUTION



Le **Multidictionnaire**
version électronique
est en vente dans
toutes les bonnes librairies
54,95 \$



Il est absolument parfait pour tous ceux qui écrivent à l'ordinateur. Il s'agit d'un dictionnaire électronique, peut-être le plus intéressant que je connaisse. [...] Ce que j'aime de ce dictionnaire c'est qu'il sait tout faire : vocabulaire, syntaxe, grammaire, etc. Il conjugue tous les verbes, il vous trouve des synonymes, et la voix de Gérard Poirier vous prononce les mots dont la prononciation n'est pas évidente. Je vous laisse découvrir ses autres qualités, qui sont nombreuses. Un merveilleux cadeau pour vous et vos enfants qui apprendront peut-être ainsi à consulter le dictionnaire plutôt que de se fier à ces méchants correcteurs qui laissent passer plus de fautes qu'ils n'en corrigent.

Pierre BOURGALT,
Le Journal de Montréal, 2001

Un véritable bijou avec 4 500 conjugaisons, 2000 prononciations difficiles sonorisées par Gérard Poirier et des illustrations en couleurs. Mais le *Multidictionnaire* c'est surtout un mode d'emploi complet de la langue française. Un outil qui vous dit à tout coup comment et dans quelle circonstance utiliser un mot et surtout... ses pièges! Un vrai MUST!!! De plus, vous pouvez installer le dictionnaire dans votre logiciel Word 97 ou 2000.

François CHARRON,
chroniqueur informatique, *Solus bonjour, TVA, 2001*

Le *Multidictionnaire* a su s'imposer comme la référence au Québec en ce qui a trait aux difficultés de l'usage courant du français.

Rudy LE COURS,
La Presse, 2001



Pour de plus amples renseignements, veuillez consulter notre site Internet à cette adresse :
www.quebec-amerique.com

La traduction vous donne des maux de tête ?

Le remède ?

Une équipe **extra-forte**

Pour le soulagement durable des maux de tête
causés par des textes hermétiques
et des échéances trop serrées

Mode d'emploi : Y recourir, de préférence, avant les
signes d'une crise. Le mal disparaît
généralement dès la première utilisation.

Ingrédients actifs : Plus de 25 traducteurs et traductrices
spécialisés dans le domaine médico-pharmaceutique
ainsi que dans les secteurs suivants : administration, banque,
communications, droit, finance, informatique, publicité,
rémunération et avantages sociaux.

Conservation : Garder le numéro de téléphone
d'InteRmed à portée de la main : **(450) 621-3549.**

TRADUCTIONS
INTERMED
inc.
Nous soignons vos mots

115, boul. de Gaulle, Lorraine (Québec) J6Z 3V9
Télécopieur : (450) 621-1258 - Courriel : service@traductions-intermed.qc.ca



*La solution de
gestion terminologique
entièrement conçue
pour les langagiers.*

A stylized blue lighthouse with a yellow band around its upper section, emitting a wide yellow beam of light across the middle of the advertisement.

www.editerm.com

*The terminology
management system
tailor-made for
language specialists.*

Un autre produit de qualité
Another quality product from

